

LE PAYS DE FRANCE

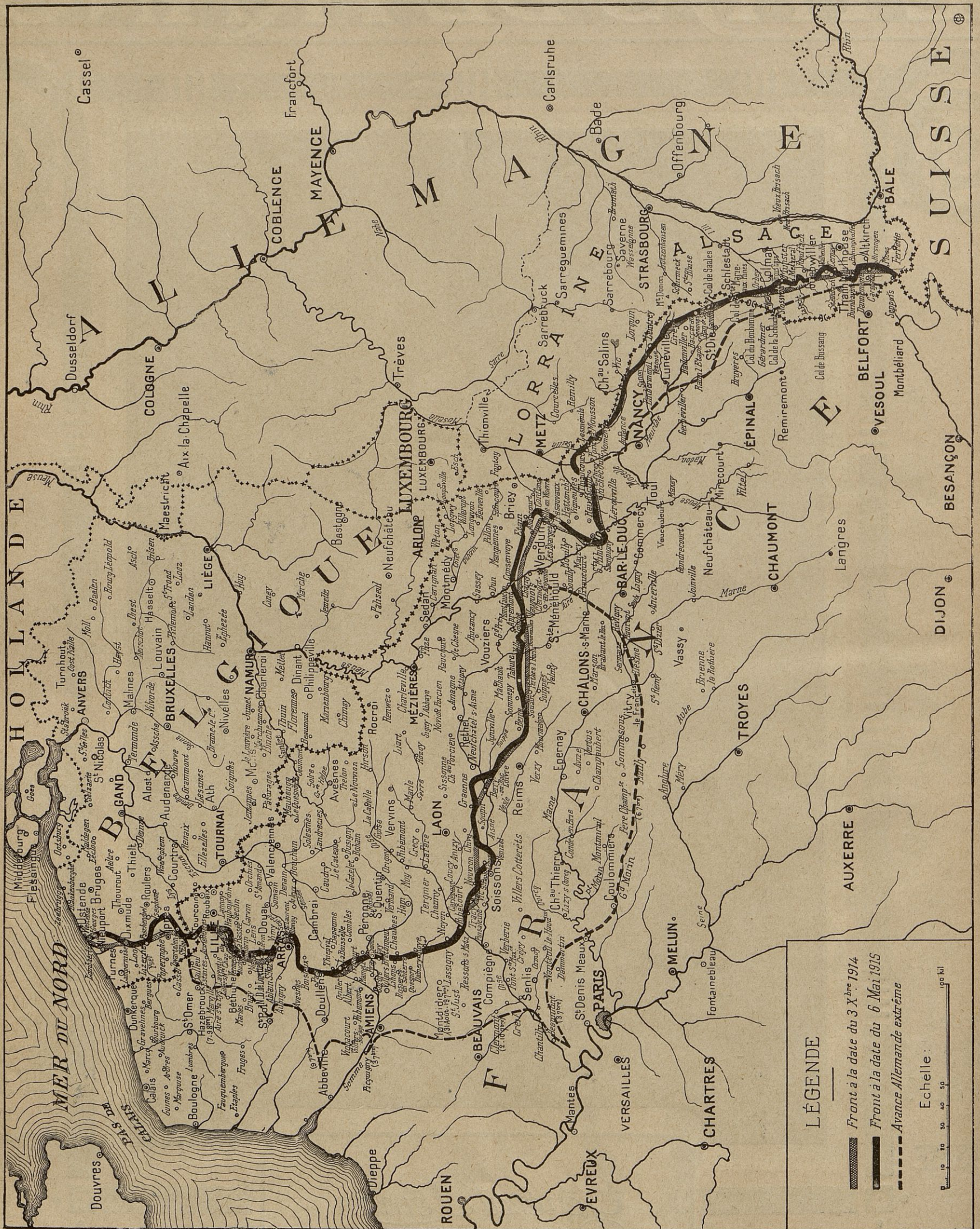


Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Général Leman
LE DÉFENSEUR DE LIÈGE.

Édité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 29 AVRIL AU 6 MAI

L fallait aux Allemands un gros succès, à défaut d'une grande victoire, tant pour impressionner les puissances qui cherchent à sortir de leur neutralité que pour rassurer l'opinion allemande qui commence à s'inquiéter sérieusement. Pour cela, ils ont employé tous les moyens, jusqu'aux gaz asphyxiants, jusqu'au mensonge, car ils ont inventé de toutes pièces une grande victoire sur les Russes en Galicie. Ils en ont été pour leur honte, qui sera éternelle, et leurs efforts se sont réduits à de nouveaux échecs pour leurs armées.

L'affaire d'Ypres avait cependant été bien menée, et la surprise que causa tout d'abord l'emploi déloyal des fumées asphyxiantes, sembla favoriser leur plan. On sait que le recul de nos troupes ne fut que momentané et que, revenant à la charge avec une ardeur décuplée par le désir de se venger d'une trahison, notre armée des Flandres regagna le terrain perdu, à un kilomètre près, et refoula l'ennemi au delà du canal de l'Yser qu'il était parvenu à traverser.

Depuis, nous avons progressé tous les jours ; c'est ainsi que le 29 avril, nous enlevions deux lignes de tranchées successives ; le 1^{er} mai, les Allemands tentaient une attaque sur notre droite, ils étaient immédiatement arrêtés par notre feu. Le lendemain, ils recommençaient, en ayant de nouveau recours aux gaz asphyxiants ; ils n'obtenaient aucun résultat. Après deux journées calmes, ils ont encore attaqué, cette fois pendant la nuit, au nord d'Ypres, à Steenstraete ; nous les avons facilement repoussés.

C'est l'armée britannique qui fut surtout l'objet d'attaques répétées. Chaque fois, les Allemands employaient les gaz asphyxiants en grande quantité. Le front des troupes britanniques formait devant Ypres un angle très aigu : le maréchal French, d'accord avec notre généralissime, décida de le rectifier pour le rendre plus fort ; sans que l'ennemi s'en aperçut, il fit évacuer les tranchées de Levenecote, de Zonnebeke et du Polygone. Aussitôt les Allemands ont attaqué violemment la cote 60, conquise le mois dernier par nos alliés, se servant toujours des gaz asphyxiants ; ils ont d'abord pris pied sur cette position ; mais les Anglais sont revenus à la charge avec leur habituelle ténacité, et ont repris la totalité des tranchées perdues.

Si l'on fait le bilan de cette bataille d'Ypres, on constate que les Allemands ont échoué dans leur tentative de percer notre front ; leur manœuvre déloyale leur a fait gagner à peine quinze cents mètres, mais nous avons rétabli notre front dans des conditions de solidité parfaite. Par contre, les Allemands ont subi des pertes énormes ; les villes de Belgique ont été remplies de leurs blessés et on évalue à plus de dix mille le nombre de leurs morts.

Ce n'est pas le bombardement de Dunkerque par une pièce de marine, dissimulée dans une casemate, qui peut contrebalancer leur échec ; au point de vue militaire, il ne pouvait avoir aucun résultat ; au point de vue moral, il n'a eu aucun effet. D'ailleurs, après avoir lancé une trentaine d'obus de gros calibre, le canon s'est tu.

Depuis longtemps, aucune action n'avait eu lieu en Picardie, dans cette région de Santerre où se produisent de si violents combats. Le 1^{er} mai, les Allemands ont attaqué nos lignes au sud de Chaumes ; un groupe de quatre-vingts hommes, armés de cisailles, de brownings et de couteaux, s'est porté vers nos tranchées ; il a été anéanti par notre feu. L'ennemi a pu constater que notre surveillance n'était nulle part en défaut.

En Champagne, nouveau bombardement de Reims ; le 29 avril, cinquante obus, dont la plupart incendiaires, sont tombés sur la malheureuse cité ; les incendies allumés ont été rapidement éteints.

Le 1^{er} mai, les Allemands ont essayé leurs gaz asphyxiants dans la vallée de l'Aisne et en Champagne ; près de Tracy-le-Mont, ce furent des tubes de verre qui dégageaient en se brisant une odeur d'éther ; entre Reims et l'Argonne, des bombes chargées de matières inflammables ; enfin des gaz verdâtres ont couronné leurs tranchées sans atteindre les nôtres ; Eole, dieu des vents, n'était plus avec eux.

Trois attaques successives prononcées par l'ennemi près de Beauséjour ont été repoussées ; à l'ouest de Perthes, le 4 mai, une tentative d'attaque a complètement échoué.

En Argonne, au bois de la Gruerie, nous avons vivement attaqué dans la région de Bagatelle ; nous avons progressé et de façon rapide, puisque l'ennemi n'a pu emporter ses morts.

La lutte a été violente entre Meuse et Moselle ; elle a été le pendant de celle qui se déroulait aux bords de l'Yser. Le 4 mai, l'ennemi, après un intense bombardement, a attaqué la Tranchée de Calonne, cette route forestière des Côtes-de-Meuse.

Son échec a été complet ; notre feu l'a arrêté en avant de notre première ligne qu'il n'a même pu atteindre ; ses pertes ont été très élevées.

Le même jour, les Allemands attaquaient au sud du coin que forme leur avancée vers Saint-Mihiel ; c'est au bois d'Ailly que l'attaque s'est produite. Trois régiments accolés se sont jetés sur nos lignes et sont parvenus, par la brutalité du choc, à prendre pied dans nos tranchées ; mais nos troupes ont contre-attaqué avec vigueur ; le soir même elles reprenaient une partie de la croupe sud-ouest qui domine la Meuse, à trois kilomètres de Saint-Mihiel ; le lendemain, presque toute la position était reconquise.

Cette action simultanée des Allemands au nord et au sud de Saint-Mihiel est la preuve évidente que notre pression se fait de plus en plus sentir et que l'ennemi sent l'étau se resserrer tous les jours.

Plus à l'est, nous avons réalisé de nouveaux progrès au bois de Mortmare, en enlevant deux lignes successives de tranchées allemandes. Trois contre-attaques ont été repoussées avec de grosses pertes de l'ennemi.

Ces succès se sont traduits par le bombardement du secteur sud du camp retranché de Metz. Le communiqué officiel qui a annoncé que nos obus étaient tombés sur un des forts, ainsi que sur les casernes et la voie ferrée voisine, est muet sur le nom de ce fort ; ce doit être celui qui s'élève auprès des casernes et du camp d'aviation de Frescaty, le fort prince Auguste de Wurtemberg, situé à deux kilomètres du point de jonction de tous les chemins de fer aboutissant à Metz.

Metz la Lorraine entend la voix des canons français !

Les nouvelles ont été rares sur nos opérations en Alsace. Les Allemands affirmaient qu'ils avaient repris le sommet de l'Hartmannswiller ; or, le 29 avril, un journaliste américain se trouvait au milieu de nos soldats sur le sommet du « Vieil Armand ».

Deux communiqués seulement nous ont parlé de notre action dans la région de Munster. Le 4 mai, nous avons continué à gagner du terrain sur la rive nord de la Fecht ; nous nous étions emparé du mamelon est de Schilleckel-Wassen, et nous avons progressé dans la direction de la rivière, à 900 mètres de Metzerath. Mais, pendant la nuit, les Allemands prononçaient une contre-attaque et réoccupaient le mamelon est du Schilleckel-Wassen. Toutefois le reste de notre gain dans la direction de la Fecht a été maintenu et consolidé. D'ailleurs, d'autres colonnes s'avancent par les crêtes vers Munster.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

On n'a eu que de laconiques dépêches officielles sur le débarquement et les opérations des armées alliées aux Dardanelles. Dans un discours à la Chambre des Communes, M. Asquith, premier ministre, les a complétées par quelques détails. Il en résulte que le débarquement, qui s'opéra sur trois points, fut assez difficile en raison de l'énergique résistance de l'ennemi. Les troupes indiennes furent tenues en échec pendant toute la journée du 25 avril ; le soir, elles brisèrent la résistance des Turcs et s'emparèrent d'une position qui leur permit de couvrir le débarquement du reste des forces.

Les contingents australiens et néo-zélandais eurent les mêmes difficultés qu'ils surmontèrent vaillamment.

Pendant ce temps, des troupes françaises débarquaient sur la côte asiatique et « avancèrent avec un magnifique élan », dit le ministre anglais.

Le débarquement dura cinq jours ; puis la jonction de toutes les troupes s'opéra sur la presqu'île de Gallipoli qui est occupée sur toute sa largeur. Les armées alliées s'avancent de front vers Gallipoli. Le général anglais Napier a été tué.

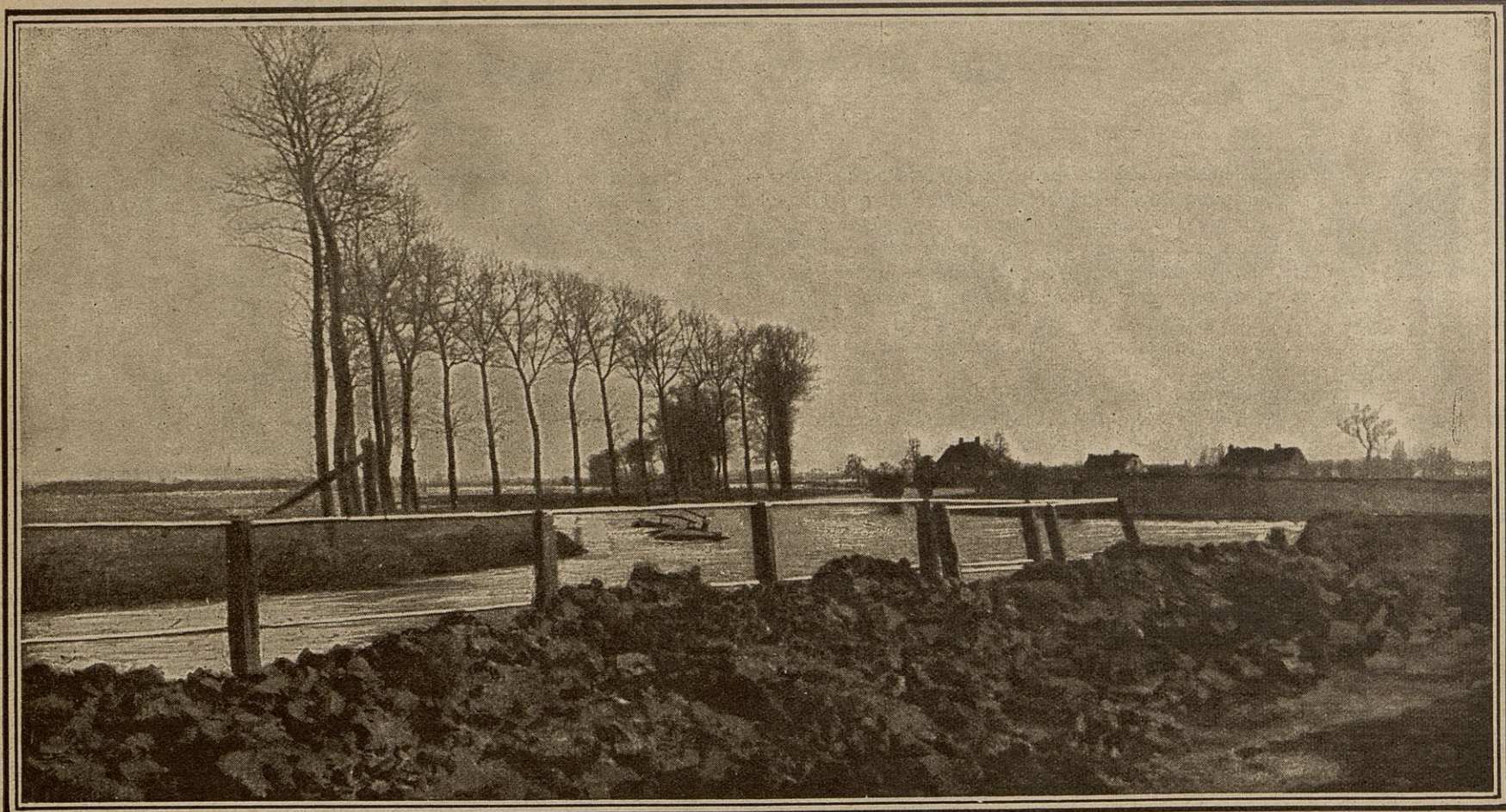
Les pertes des Turcs ont été énormes.

De leur côté, les Russes continuent à bombarder les forts du Bosphore ; deux de leurs avions ont lancé des bombes sur Constantinople où la panique est assez vive.



RÉGION DE METZ

AUX BORDS DE L'YSER



C'est ici le confluent du canal de l'Yser à Ypres et de l'Yser ; les champs environnants sont complètement inondés ; seule la route bordée d'arbres, qui va vers Driegratchen, émerge de la vaste étendue d'eau ; cette route a été récemment le théâtre de combats sanglants, où nos amis Belges repoussèrent l'assaut violent des Allemands.

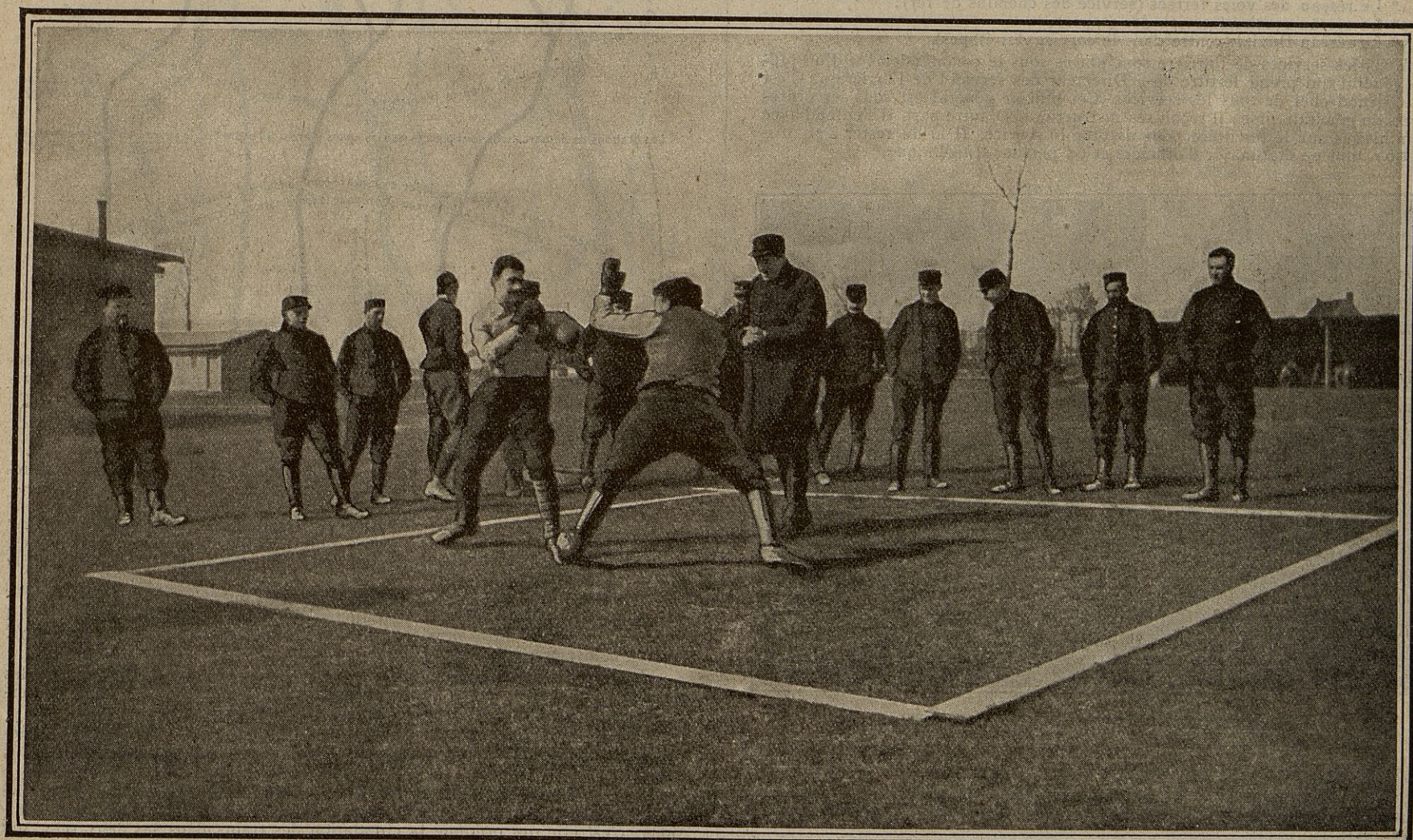


Quel long martyrologe s'écrit des villes et des villages victimes de la barbarie teutonne ! Bombardement, incendie, pillage, rien ne leur est épargné. Voici les ruines de l'église de Saint-Jacques-Capelle, petite ville flamande située au sud de Dixmude, dans cette région où les combats ont été si nombreux et si violents, où l'on a lutté pied à pied pour chasser l'envahisseur.

LES SPORTS SUR LE FRONT



Tous les sports sont en honneur sur le front ; si généralement les Anglais pratiquent le foot-ball et nos soldats le jeu de barres, il y a aussi dans les deux armées, en dehors des professionnels mobilisés, des amateurs nombreux de la boxe ; des gants ont été envoyés et, entre deux batailles, on s'amuse à un assaut en plein air.



Voici un match plus scientifiquement organisé ; le ring a été tracé dans un champ ; sous l'œil de l'arbitre attentif, les deux adversaires ont engagé le combat ; il manque bien les managers et les soigneurs, mais nos poilus ne s'arrêtent pas à ces détails, et le grand air de la plaine remplacera les serviettes agitées.

ARMÉES EN CAMPAGNE ⁽¹⁾

LES GRANDS SERVICES

Les Services de l'arrière

Les Services de l'arrière

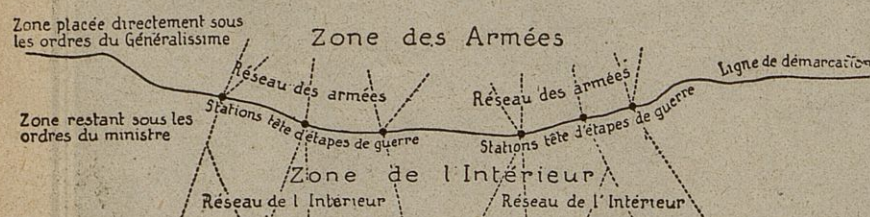
Sous cette appellation on désigne tous les services qui fonctionnent en arrière du front des armées.

On comprend de suite l'importance du bon fonctionnement de ces services.

Il s'agit, en effet, de maintenir constamment les échanges et le contact entre le territoire, centre des approvisionnements de tous genres, et les armées qui sont sur le front. Actuellement surtout, par suite des effectifs formidables des armées en campagne, on conçoit facilement qu'il s'agit d'organiser un service irréprochable pour les alimenter.

Les services de l'arrière assurent donc les relations constantes entre les armées et le territoire.

L'armée occupe une certaine zone où elle opère; cette zone est la zone des opérations; elle est sous les ordres directs du généralissime. Elle touche



d'autre part à la zone de l'intérieur, celle qui reste sous les ordres du gouvernement. La limite de ces deux zones est « la ligne de démarcation »; dans la première, toutes les voies de communication forment « le réseau des armées »; dans la seconde, elles forment « le réseau de l'intérieur ».

L'échange entre ces deux zones se fait en passant par la ligne de démarcation où se trouvent placées « les stations tête d'étapes de guerre » (stations de démarcation).

Tous les services de l'arrière se font sur les réseaux ferrés, routiers, fluviaux. Il y a donc trois grandes branches qui vont apporter au front tout ce dont il a besoin pour sa subsistance, ses combats, son ravitaillement et ses évacuations. Ce sont comme *trois grands fleuves* qui vont déverser sur le front tous les transports.

- 1° Le réseau des voies ferrées (service des chemins de fer);
- 2° Le réseau routier (service des étapes);
- 3° Le réseau fluvial (rentre dans le service des étapes).

Tous les services de l'arrière sont placés sous le commandement d'un officier général qui prend le titre de « Directeur des services de l'arrière ». C'est lui le grand chef de tous les services. Cet officier général est sous les ordres directs du généralissime; il reçoit ses instructions. D'autre part, il s'entend avec les ministres sur le territoire pour assurer le service. Il a, du reste, à sa disposition, tout un état-major d'officiers et un personnel technique.



RAVITAILLEMENT DES TRANCHÉES PAR DES CHIENS

Dans les services de l'arrière, il y a deux grandes divisions à opérer :

- 1° Tous les services passant par le réseau ferré (service des chemins de fer);
- 2° Tous les services empruntant au contraire les routes, les canaux (service des étapes).

Le service des chemins de fer est assuré, dans la zone des armées, par un personnel militaire particulier (sections militaires des chemins de fer du génie).

Dans la zone de l'intérieur, on a conservé le personnel technique du temps de paix (les employés de chemins de fer ont été maintenus à leur poste jusqu'à nouvel ordre, lors de l'ordre de mobilisation).

Au ministère de la guerre, un bureau spécial (4^e bureau) s'occupe particulièrement de ces questions de transports.

Il s'agit, en effet, de coordonner les services des transports de la zone de l'intérieur avec la zone des armées.

Ce bureau a pour mission d'établir le tracé des lignes, des horaires, de désigner les gares qui vont jouer le rôle de stations-magasins, d'infirmeries de gares, de gares de répartition, etc.

Il faudra également qu'il y ait entente entre les divers réseaux d'exploitation de l'intérieur (compagnies diverses) pour pouvoir faire passer alternativement, d'un réseau à l'autre, les trains et les convois.

Enfin, au fur et à mesure de l'avance des armées, « la zone des armées » se déplace, par suite la ligne de démarcation fixée par le ministre varie, et les stations de démarcation changent; autant de services qui incombent aux officiers composant le 4^e bureau au ministère.

Le service des étapes se fait par les routes et les canaux. On emploie tout le réseau du pays.

Chaque armée reçoit sa zone propre, dans laquelle les transports sont effectués. C'est toujours le directeur des services de l'arrière qui désigne ces zones.

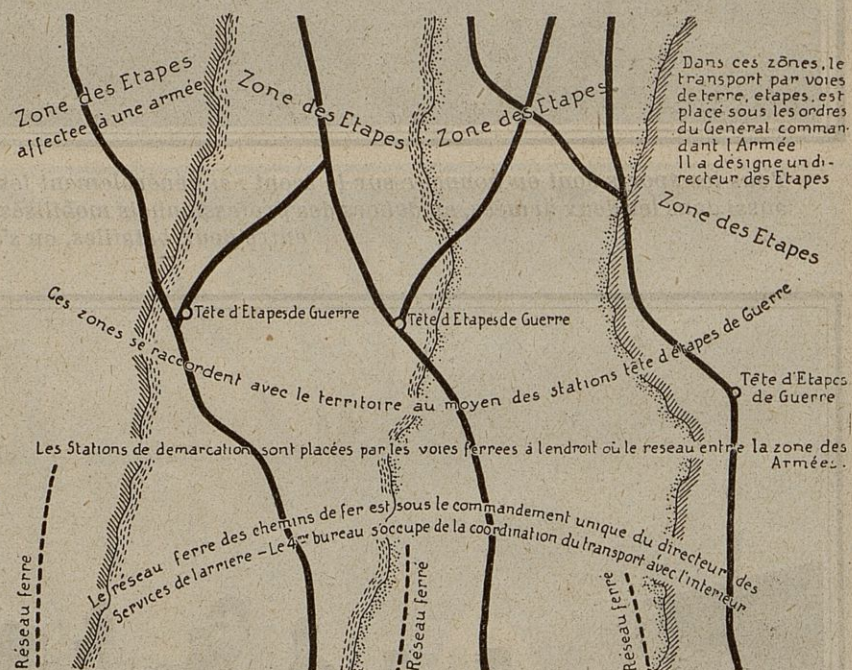
Chaque zone est placée sous le commandement d'un directeur des étapes, qui assure dans sa sphère l'exécution des ordres supérieurs.

Les étapes comprennent les gîtes principaux, les gîtes ordinaires. Un personnel spécial est affecté à ce service des étapes.

Chaque commandant d'armée qui a, en propre, sa zone d'étapes, fixe la zone avant, c'est-à-dire la partie limite où s'avanceront les transports.

On voit donc que, contrairement au service des chemins de fer qui relève du directeur général des services de l'arrière, le service des étapes est placé sous les ordres d'un délégué de ce dernier, et dans la zone fixée; il exécute les ordres du commandant de l'armée à laquelle il appartient, et ceci est naturel. Il a fallu une direction unique pour assurer tous les transports sur les réseaux ferrés qui couvrent le territoire, se croisent, font partie de compagnies différentes, etc., et il a suffi de fixer une zone, de délimiter une région (on respecte en principe les limites des divisions administratives) pour les étapes; dans cette zone affectée à telle armée, le général commandant cette armée est seul directeur des mouvements; il a désigné un directeur du service des étapes qui le remplace et s'entend avec le directeur des services de l'arrière pour les transports.

Bien qu'au premier abord ce service de l'arrière puisse paraître compliqué, l'on se rend bien compte maintenant de son fonctionnement.



Quant aux transports par cours d'eau, ils sont réglés toujours par le directeur des services de l'arrière qui a pour cette partie « une commission de navigation de campagne » et qui, sous sa haute direction, règle tous les transports dans la zone des armées, et s'entend, pour les transports à l'intérieur, avec le service compétent du ministère.

Les grandes lignes du service de l'arrière étant indiquées, voyons maintenant comment sont assurés, et par qui, ces services.

Le réseau ferré est fractionné. Il est placé sous les ordres de commissions et sous-commissions de réseau, commission régulatrice, commissions de gare. Toutes ces commissions sont composées d'officiers, de commissaires techniques, d'agents, et ont pour mission d'assurer la bonne exécution du service sur le réseau, dans les gares, etc.

La composition de ces commissions varie suivant leur importance.

En principe, le président est toujours officier supérieur ou subalterne; il a sous ses ordres d'autres officiers pour le seconder, et, en plus, des ingénieurs, agents, et personnel technique.

La commission de réseau veille au service sur ce réseau; elle s'occupe des transports, des évacuations sur les lignes qui dépendent du réseau; elle surveille également les lignes secondaires qui lui sont rattachées.

La sous-commission de réseau étend sa surveillance sur toutes les lignes composant le réseau, mais s'occupe spécialement de l'exécution des transports, sur la traction et la voie.

La commission régulatrice, comme son nom l'indique, est une particularité de la sous-commission de réseau pour régulariser les transports et les évacuations; c'est elle qui ordonne la circulation des trains dans les deux sens, qui fixe les gares de rassemblement, les gares de répartition des blessés et malades, etc.

La commission de gare. — A chaque gare se trouve une commission qui assure le service, toujours d'après le même principe. Elle comprend : un offi-

(1) Voir les numéros 22, 23, 28 et 29 du Pays de France.

EN BELGIQUE



Sur la plage belge, que l'envahisseur n'a pu atteindre, la lutte est toujours vive ; c'est le plus souvent un combat d'artillerie, auquel prennent part des unités des escadres française et anglaise de la mer du Nord. Pour se protéger contre les obus allemands, nos soldats creusent des abris profonds, travail pas trop pénible en raison de la nature du sol.



Les abris sont construits au-dessous des grandes dunes de sable qui ondulent les plages de la mer du Nord ; ils sont ensuite complètement recouverts de sable, de façon que les aviateurs ennemis ne puissent les repérer ; on laisse seulement la place des ouvertures entre les monticules de sable ; là-dedans, on pourra braver les « marmites », la pluie et le froid.

M. POINCARÉ PASSE LES TROUPES EN REVUE



A l'occasion de la visite que firent à l'armée de l'Oise le président de la République et le ministre de la guerre, une revue des troupes eut lieu. Pendant que les troupes se massent pour le défilé, M. Poincaré s'entretient avec le général Joffre et M. Millerand ; un brillant état-major leur fait escorte.



Au loin, les troupes s'ébranlent et le défilé va commencer ; toutes les armes qui ont soutenu, sur cette ligne de l'Oise et de l'Aisne, de si durs combats, sont représentées dans cette cérémonie militaire ; après avoir été à la peine, elles sont à l'honneur.



Malgré les fatigues de cette longue campagne, les soldats ont défilé dans une allure magnifique. Le président de la République et le ministre de la guerre ont exprimé toute leur admiration au généralissime et aux généraux qui commandent ces troupes merveilleuses.



Les spahis, sur leurs ardents petits chevaux, attendent le moment de la charge finale ; on les voit impeccablement alignés ; tout à l'heure ils s'élanceront dans un de ces galops effrénés qui leur rappellent les « fantasias » d'Algérie. Ils aimeraient cependant cent fois mieux la charge pour de bon sur l'ennemi. Pendant toute la revue, des aéroplanes ont survolé le champ où les troupes étaient rassemblées devant le président de la République.

La Télégraphie aux Armées⁽¹⁾

DEUXIÈME PARTIE

LES APPAREILS ELECTRIQUES

Au cours de la première partie de cet exposé, nous avons examiné les procédés les plus simples permettant de communiquer la pensée à distance, d'abord ceux ne nécessitant aucun accessoire, ensuite ceux réclamant le concours d'appareils simples, fanions ou sémaphores, puis ceux dérivés de l'emploi d'appareils optiques ; enfin nous avons rappelé les services que l'on pouvait attendre des pigeons voyageurs.

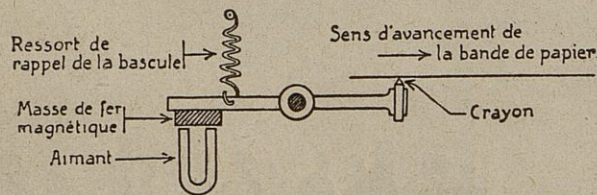
Tous ces procédés présentent malheureusement le même inconvénient de posséder une portée kilométrique limitée et une efficacité subordonnée aux conditions atmosphériques.

Il en va tout autrement des appareils électriques dont nous allons parler. Leur portée, considérée par rapport à l'étendue de notre planète, et surtout à celle des zones d'armées en campagne, est pratiquement illimitée.

Quelques lecteurs nous ont fait part de leur désir d'être documentés sur le fonctionnement de ces appareils électriques. Bien que nous ne puissions leur donner pleine satisfaction pour ne pas rendre trop ardue la lecture de cet article de vulgarisation, nous nous efforçons néanmoins d'en exposer sommairement le principe pour instruire les non-initiés, et renverrons les autres aux ouvrages spéciaux traitant de la question.

1° La Télégraphie électrique

Les propriétés de l'aimant étant connues, on conçoit aisément que si l'on approche plus ou moins longtemps et que l'on éloigne un aimant de l'extrémité d'une bascule munie de ce côté d'une masse de fer magnétique, alors que



SCHEMA DE POSTE TÉLÉGRAPHIQUE A LA FOIS TRANSMETTEUR ET RÉCEPTEUR

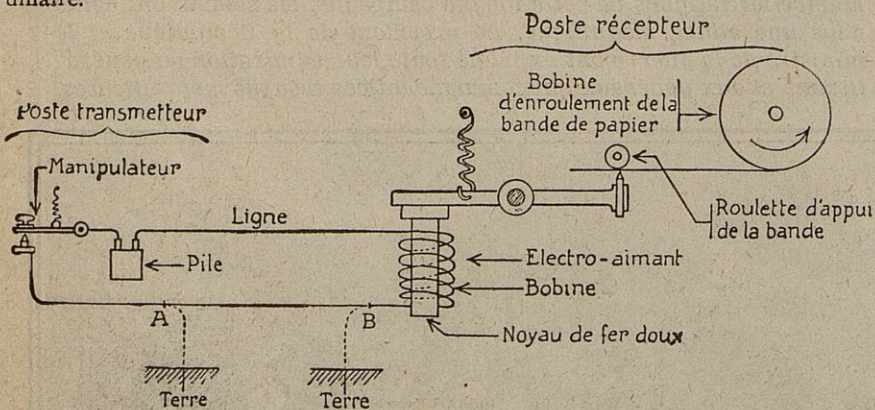
Il serait facile d'inscrire une succession de points et de traits sur une bande de papier en faisant mouvoir, au moyen d'un aimant, un crayon devant lequel se déplacerait une bande de papier.

L'autre extrémité se termine par une pointe de crayon ou par un appareil traqueur quelconque, on obtiendra facilement une succession de points et de traits sur une bande de papier se déroulant devant le crayon ; les points et les traits pourront représenter tous les caractères de l'alphabet Morse.

Le poste dit récepteur de télégraphie électrique ne diffère de celui que nous venons de décrire que par la nature spéciale de l'aimant.

Si on enroule autour d'une tige de fer ou d'un faisceau de fils de fer, un fil conducteur de façon à former une bobine, on constate que le passage d'un courant électrique au travers du fil donne à la masse de fer centrale les mêmes propriétés qu'à un aimant ; nous l'admettrons sans en chercher l'explication.

L'ensemble est nommé *électro-aimant*, ce qui le différencie de l'aimant ordinaire.



SCHEMA D'UNE INSTALLATION TÉLÉGRAPHIQUE

Le poste récepteur est éloigné du poste transmetteur. On a remplacé l'action de l'aimant qui s'approche et s'éloigne par celle d'un électro-aimant que le courant aimante chaque fois que l'on appuie sur le manipulateur du poste transmetteur, et qui redevient inactif quand le courant ne passe plus. Le courant pouvant se fermer par la terre, la portion de ligne A B peut être supprimée.

L'emploi de cet aimant spécial, qui peut tour à tour s'amorcer et se désamorcer, s'aimanter et se désaimanter, dispense du mouvement d'approche et d'éloignement dont nous avons parlé et qui serait impraticable à distance. La manœuvre se trouve remplacée par une autre beaucoup plus simple, qui consiste à envoyer dans le fil, pendant plus ou moins longtemps, le courant d'une pile électrique, puis de rompre ce courant.

La bande de papier est mue automatiquement par un mouvement d'horlogerie.

Un dispositif extrêmement rustique, et que nous avons tous vu sous les doigts des télégraphistes dans les bureaux de poste, produit ces alternatives de

passage et de rupture du courant ; on appuie sur une manette, le courant passe ; on laisse celle-ci revenir sous l'action d'un ressort, le courant est coupé.

Pour utiliser la télégraphie électrique, il faut disposer d'un *poste récepteur* et d'un *poste transmetteur* ; mais pour que la transmission s'effectue dans les deux sens, on doublera les postes.

Les deux postes sont réunis par la ligne télégraphique, laquelle est plus généralement aérienne, et une pile complète l'installation.

Un second fil serait nécessaire pour que le courant suive un circuit fermé ; mais, d'après une pratique que l'expérience a justifiée pour cette application particulière de l'électricité comme pour bien d'autres, le retour du courant se fait par la terre. A cet effet, les deux extrémités des fils de la ligne sont mises en contact avec le sol, de préférence en un lieu humide, car l'eau assure un meilleur contact que ne serait celui du sol lui-même.

En campagne, on a fréquemment à poser des lignes provisoires destinées à servir pendant un temps très court ; on attache alors le fil à des arbres, soit en l'enroulant sur le tronc, soit en y plantant des crochets ; parfois on laisse même le fil simplement posé sur le sol.

Etant donné que de nombreux moyens de communication à distance sont au service des armées, il est instamment recommandé de n'utiliser les lignes télégraphiques que pour les grandes distances, car lorsque le destinataire est peu éloigné et que le télégramme est long, il y a, le plus souvent, avantage à employer d'autres moyens de transmission plus rapides et aussi sûrs, car le télégramme ordinaire fonctionnant avec l'alphabet Morse ne transmet guère que dix mots par minute. On a recours à la dépêche manuscrite transmise par porteur, lequel peut être à pied, à cheval, à bicyclette, en automobile, ou bien au téléphone.

Le service des lignes télégraphiques de l'armée est confié au génie, arme dans laquelle se trouve mobilisé le personnel civil des postes et télégraphes.

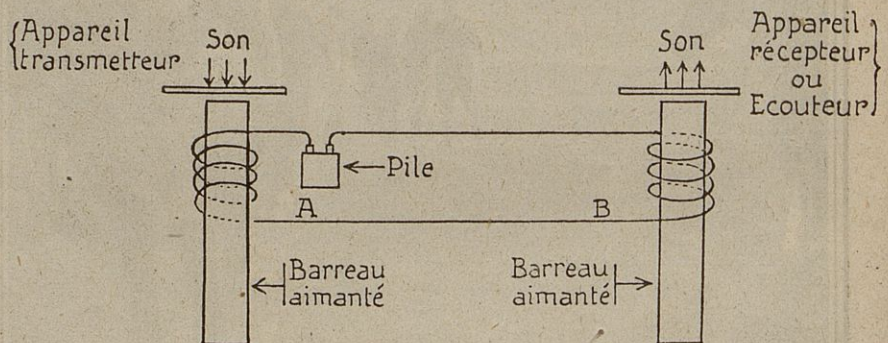
2° Téléphonie

L'invention de l'Américain Graham Bell, qui date de 1876, a été, de très bonne heure, utilisée pour les besoins de l'armée. Le système *Gover* (anglais) y fut le premier appliqué.

Vint ensuite l'appareil *Siemens* ; mais le premier système vraiment pratique pour les applications militaires fut celui du capitaine du génie français *Colson*.

Il existe, à l'heure actuelle, un nombre considérable d'appareils fonctionnant parfaitement, la téléphonie étant devenue une industrie courante.

Les appareils employés dans l'armée sont du type *combiné* : le *transmetteur* se trouve à portée de la bouche, lorsque l'*écouteur* est placé à l'oreille ; ce type est bien connu.



SCHEMA D'UNE INSTALLATION TÉLÉPHONIQUE

Ici, encore, on peut supprimer le fil de retour entre les points A et B, mais seulement pour les communications à petite distance.

RAPPEL DU PRINCIPE. — La téléphonie présente dans son principe une grande analogie avec la télégraphie, en ce sens qu'il y est fait usage d'*électro-aimant*. Mais cette fois l'organe transmetteur en est également muni, car il ne diffère pas sensiblement de l'organe récepteur.

Quand on fait vibrer par la parole une plaque située au voisinage d'un électro-aimant, les variations de position de cette plaque, par rapport à la bobine de fil, engendrent dans celle-ci des courants qui, transmis à une autre bobine identique, font vibrer de façon également identique une plaque métallique qui reproduira par conséquent les sons émis devant la première.

Ce phénomène, dont l'explication ne saurait trouver place ici, se produit même sans qu'il existe une source d'électricité dans le circuit ; mais comme il s'accroît de façon très nette lorsqu'une source, une pile par exemple, est interposée, et que les communications peuvent alors se faire à plus grande distance, on y a pratiquement toujours recours.

Dans la téléphonie de campagne, comme dans la télégraphie, on ferme le circuit par la terre, à l'inverse de ce qui se passe dans la téléphonie industrielle. Le téléphone est un instrument tellement sensible que s'il n'y avait pas de fil spécial de retour, les communications seraient perpétuellement troublées par le passage des dépêches dans les lignes télégraphiques avoisinantes et par le passage des conducteurs de force servant aux tramways, ou à tout autre usage.

Toutes ces causes de perturbations n'interviennent pas dans la téléphonie de campagne ; mais encore doit-on prendre certaines précautions pour qu'elles n'aient pas l'occasion de se manifester.

3° Télégraphie sans fil

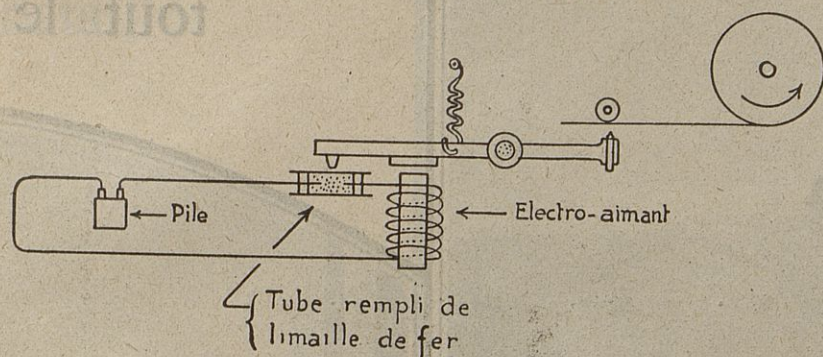
On sait que le son est transmis par une vibration de l'air. On démontre en physique que la chaleur, la lumière et l'électricité sont également des phénomènes vibratoires, mais attribuables à un fluide impondérable, ou quasi-impondérable, l'*éther* répandu à la fois dans notre atmosphère et dans les espaces infinis du système stellaire.

Considérée d'un peu haut, la télégraphie sans fil ne comporte pas autre chose qu'un *poste émetteur* de vibrations spéciales de l'éther, et un *poste récepteur* révélant l'existence de ces vibrations chaque fois qu'elles se produisent.

Dans la pratique, et pour préciser un peu plus, nous dirons que le poste émetteur ébranle l'éther, d'une façon particulière, par la décharge de *condensateurs* se manifestant sous forme d'étincelles électriques, et que le poste récepteur est agencé de façon à indiquer, par des points ou par des traits sur une bande de papier, les alternances et les durées de ces passages.

(1) Voir le numéro 26 du *Pays de France*.

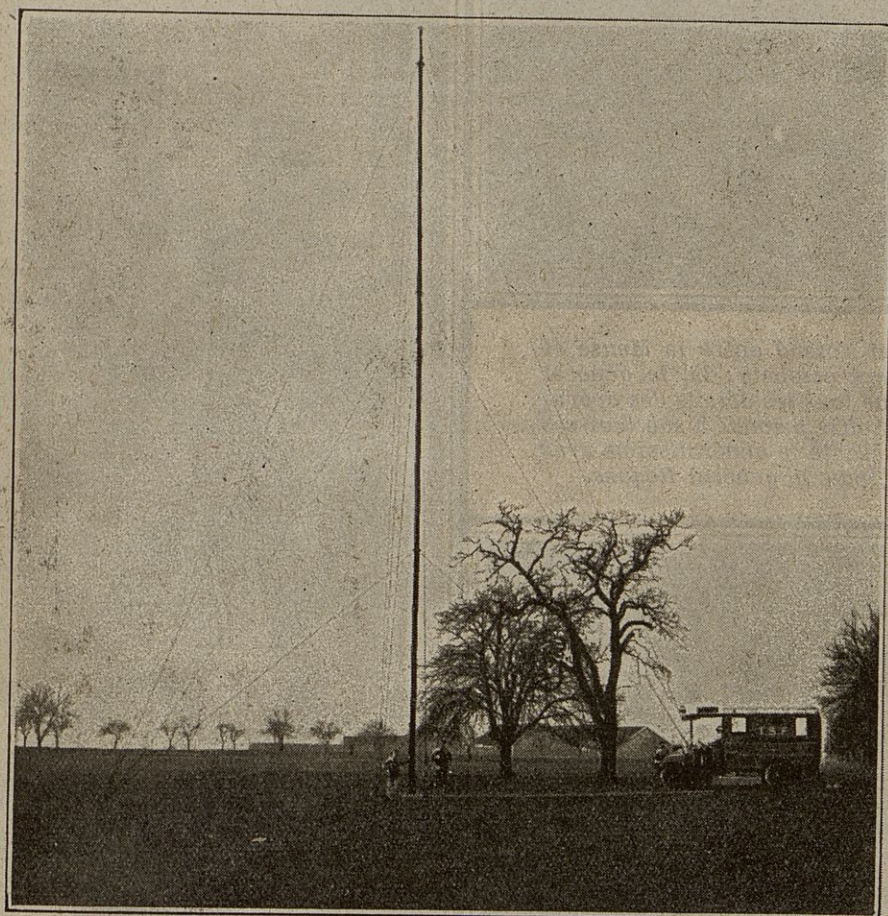
La nature des ondes électriques, utilisées plus tard pour la transmission des signaux, était connue depuis assez longtemps, lorsque M. Branly, un des savants les plus modestes dont s'honore notre pays, trouva le moyen de révéler leur existence.



POSTE RÉCEPTEUR DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Chaque fois que le courant passe sous l'influence des ondes qui rendent la limaille de fer conductrice, le crayon se rapproche de la bande et en même temps le balancier frappe sur le tube de limaille, ce qui rompt le courant.

Il découvrit, en effet, que si l'on plaçait, en un point accessible aux ondes électriques, un poste récepteur ordinaire de télégraphie, mais en intercalant dans le circuit un petit tube rempli de limaille de fer, le courant passait à travers la limaille, cependant mauvaise conductrice de l'électricité, lorsque les



LE POSTE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL MONTÉ AVEC SON ANTENNE

ondes électriques parvenaient à ce poste, alors qu'il n'aurait pas passé si leur influence ne s'était pas exercée.

Il constata en même temps que le courant une fois amorcé, continuait à passer, la limaille restant conductrice. Le principe étant découvert, il lui vint à l'idée très rapidement d'agiter tout simplement le tube de limaille de fer pour remettre les choses en l'état primitif, se servant pour cela du balancier dont nous avons parlé, lequel, dans ses oscillations, venait frapper sur le tube.

Pour les grandes distances, l'appareil récepteur ne comporte pas d'inscription, mais un écouteur de téléphone, instrument beaucoup plus sensible.

Après Branly doit être cité en second lieu l'italien Marconi comme ayant apporté à cette science le fruit de ses remarquables travaux. Soutenu financièrement par de puissantes sociétés, il eut la satisfaction, en 1907, d'installer le premier poste qui transmet des messages d'Europe en Amérique, à travers l'Atlantique, de Clifton (Irlande) à Glace-By (Canada), stations situées à 4.600 kilomètres l'une de l'autre.

La possibilité d'adapter la télégraphie sans fil aux besoins de la guerre compte parmi les si nombreuses prouesses du moteur léger à explosions, lequel avait enfanté l'automobile et l'aviation.

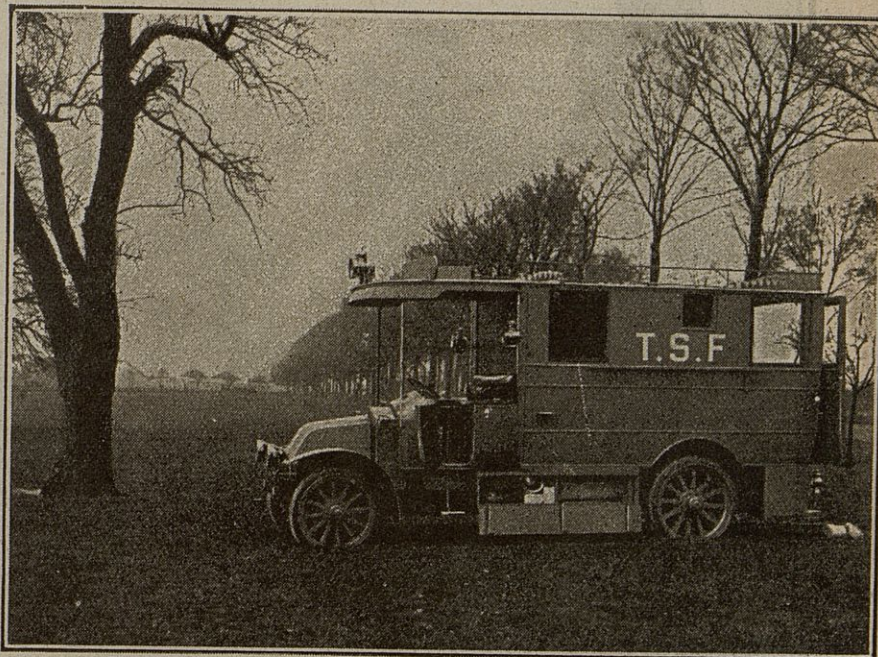
Actuellement nos armées disposent de groupes électrogènes portatifs qui leur permettent, avec un matériel peu encombrant et léger, de transmettre les ordres et les renseignements à de grandes distances et dans d'excellentes conditions ; nos dirigeables et certains avions en sont munis.

Un des inconvénients de la télégraphie sans fil en temps de guerre est que les signaux peuvent être troublés par l'ennemi, lorsque celui-ci se trouve dans une zone suffisamment rapprochée pour émettre des ondes électriques perturbatrices.

Nous avons vu que les signaux de télégraphie sans fil pouvaient être transmis à des milliers de kilomètres. On conçoit donc que la zone de perturbation puisse s'étendre à tout l'emplacement occupé par les armées ; mais heureuse-

ment des études plus récentes ont permis d'accorder entre eux les postes émetteur et récepteur, de façon que ces derniers ne reçoivent que les ondes correspondant à leur réglage.

Ce procédé dénommé *syntonisation*, par analogie d'origine avec un phénomène musical, s'en rapproche énormément. Une note donnée par un piston devant un piano ne fait vibrer qu'un certain nombre de cordes qui sont en harmonie avec cette note. Un appareil musical ne comportant qu'une ou plusieurs de celles-ci pourrait donc former un poste musical récepteur pour la



VOITURE AUTOMOBILE CONTENANT UN POSTE COMPLET DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

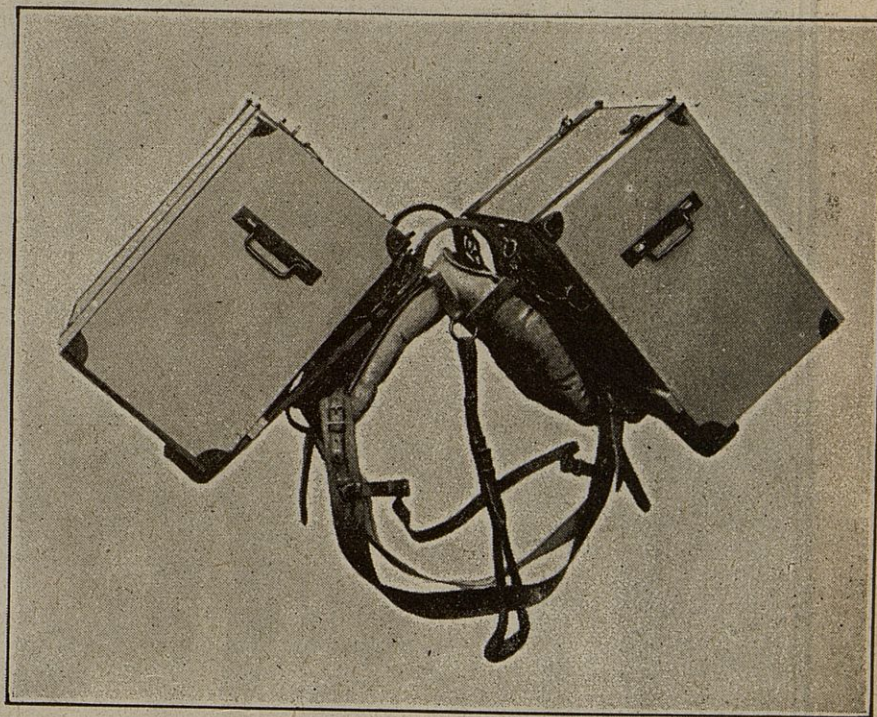
note choisie ; d'autres appareils enregistreraient d'autres sons, sans que le fonctionnement de deux postes conjugués puisse être troublé par celui des autres.

Tel est le principe général appliqué aux appareils de télégraphie sans fil.

La télégraphie sans fil passe — et bien à tort — pour la production la plus mystérieuse du génie de l'homme.

A vrai dire, nous vivons dans un perpétuel mystère, et aucun des phénomènes naturels qui se présentent à nous, à chaque minute, à chaque seconde, ne peuvent être expliqués d'une façon qui satisfasse pleinement notre intelligence.

Tout est question d'habitude, et nul ne pourrait dire pourquoi notre oreille perçoit les sons et comment les sons deviennent, par l'intermédiaire de notre cerveau, l'expression d'une pensée.



CAISSES DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL POUR METTRE A DOS DE MULET

Le mécanisme de la vision n'est pas moins étrange ; mais comme ces perceptions ne mettent en œuvre que des organes naturels, nous ne prêtons pas attention à la grandeur de leur mystère.

Nous n'avons pas de sens qui nous permette de constater l'existence de certaines vibrations de l'éther ; mais il ne serait pas raisonnable d'admettre qu'aucun appareil spécial ne puisse les révéler et même les enregistrer. A l'approche d'une aiguille aimantée, notre main n'éprouve aucune sensation et nous ne pouvons savoir si cette aiguille est aimantée ou non ; au contraire, si nous en approchons un barreau de fer, l'aiguille subira une déviation qui nous renseignera sur l'aimantation de l'aiguille, ce que n'aurait pu faire aucune de nos fonctions naturelles.

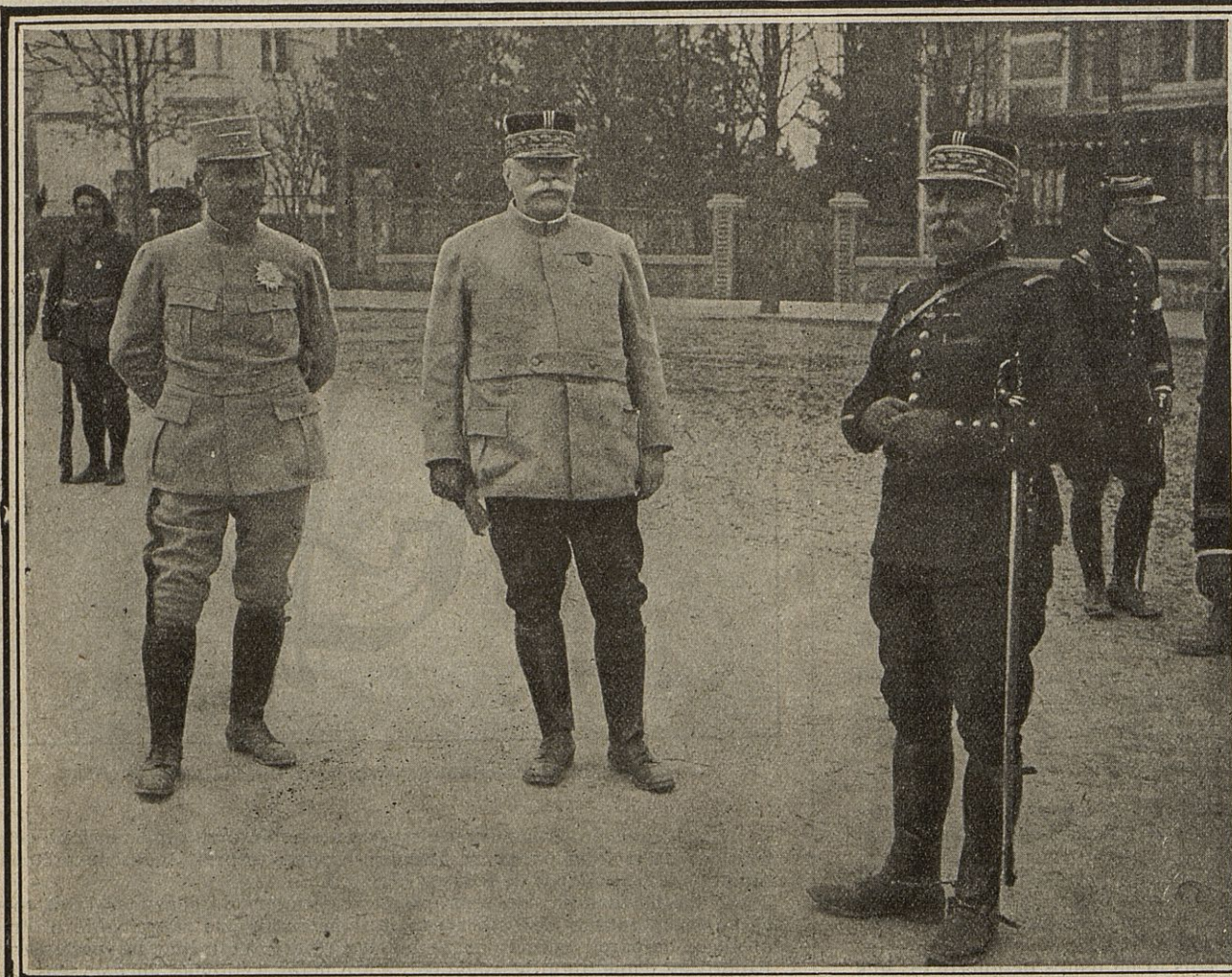
Tout est mystère et rien n'est mystère.

POL D'ESTIVAL.

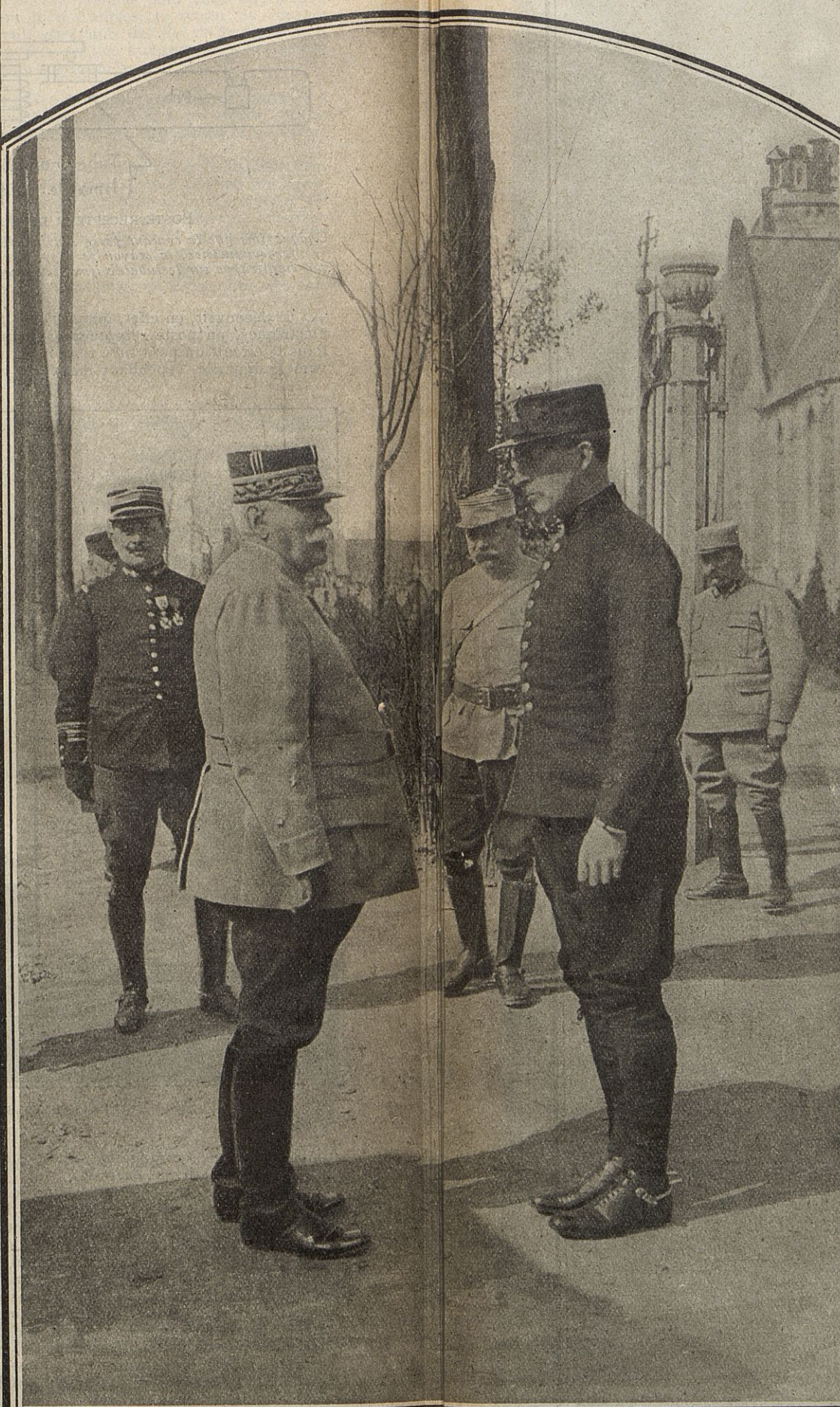
Le Généralissime vient d'inspecter tout le front de bataille



Au cours de son inspection aux armées de l'Est, dans la région qui s'étend entre la Meuse et la Moselle, le généralissime s'est rendu sur le terrain des derniers combats ; là, le général Dubail, commandant en chef des armées de l'Est, lui a communiqué tous les détails des opérations qui ont eu lieu et le plan de celles qu'il prépare. Le général Joffre a donné à son tour ses instructions, toujours claires et précises. Cette photographie représente le généralissime avec le général Dubail ; un peu en arrière le général de Maud'huy, puis le général Roques.



Après la victoire des Eparges, le général Joffre s'est rendu au milieu des armées de l'Est pour les féliciter ainsi que leurs chefs. On voit ici le généralissime, ayant à sa droite le général Dubail, commandant en chef des armées de l'Est, et, à sa gauche, le général de Maud'huy. Les Diablos-Bleus forment la garde d'honneur.



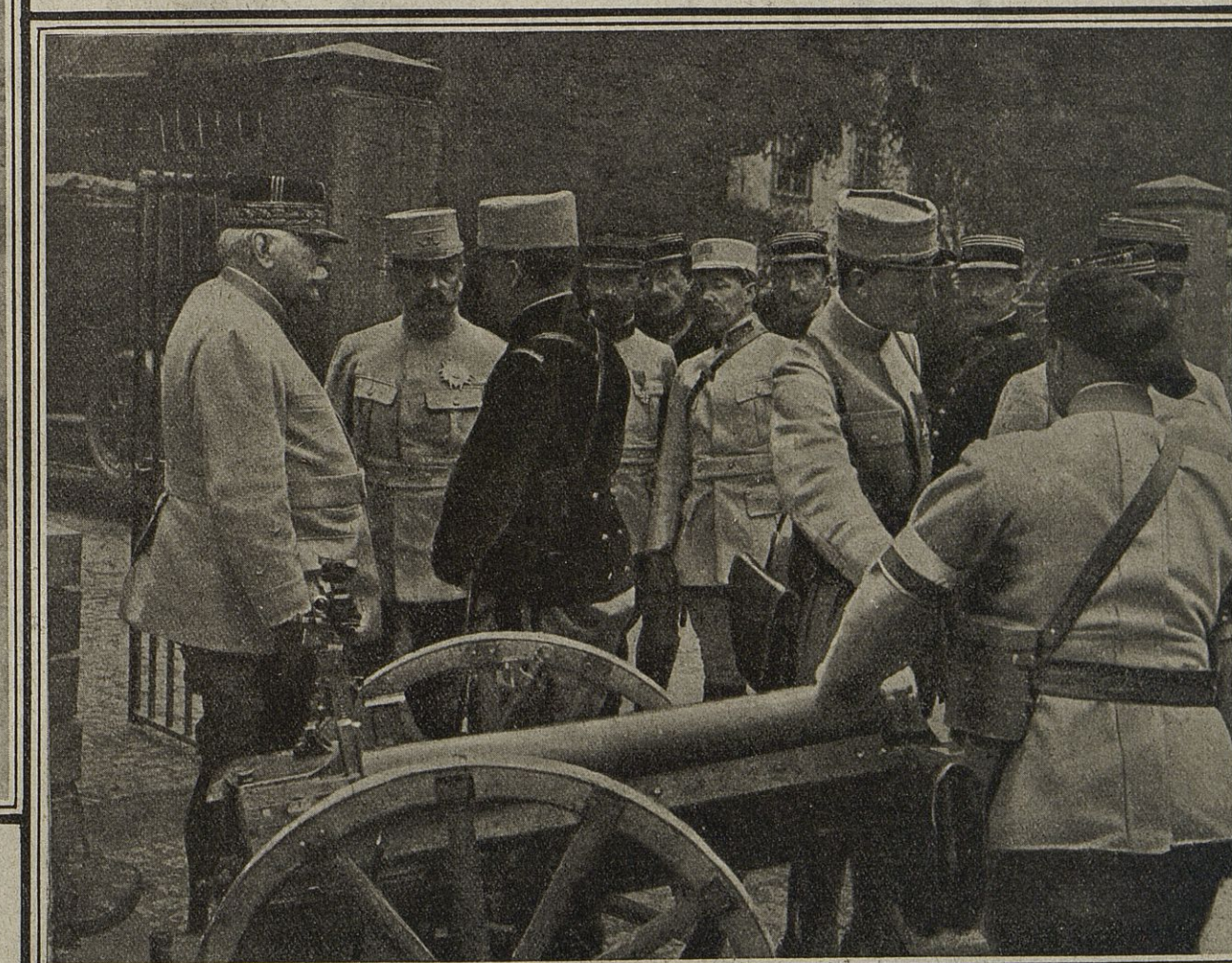
NOTRE JOFFRE ET ALBERT 1^{er}

Phot. S. d.A.

Le général Joffre vient d'inspecter les armées sur toute l'étendue de l'immense front de bataille. Ici, il s'entretient, dans une petite ville de Belgique, avec le roi Albert de la situation militaire. A sa gauche, on voit le général Génie, chef de la mission militaire française auprès du roi des Belges ; entre le généralissime et le souverain, le capitaine Muller, qui fait partie de la mission.



Lors de sa récente visite aux troupes qui combattent dans les régions de l'Oise et de l'Aisne, le président de la République remit leurs drapeaux à deux nouveaux régiments. Le ministre de la guerre, le général Joffre et plusieurs généraux assistaient à cette belle cérémonie. M. Poincaré prononça une vibrante allocution : « Gardez, dit-il aux soldats, gardez les yeux fixés sur ces trois couleurs ; elles sont l'emblème de l'honneur militaire et de l'indépendance nationale. » Puis il embrassa les drapeaux que tenaient les colonels.



Le général Joffre, accompagné du général Dubail, s'entretient avec un groupe d'officiers ; il les félicite et les remercie des succès que leurs troupes viennent de remporter sur les Allemands sur les Hauts-de-Meuse et dans les Vosges. Cet entretien a lieu auprès d'un canon pris à l'ennemi dans l'un des derniers combats.

EN PICARDIE



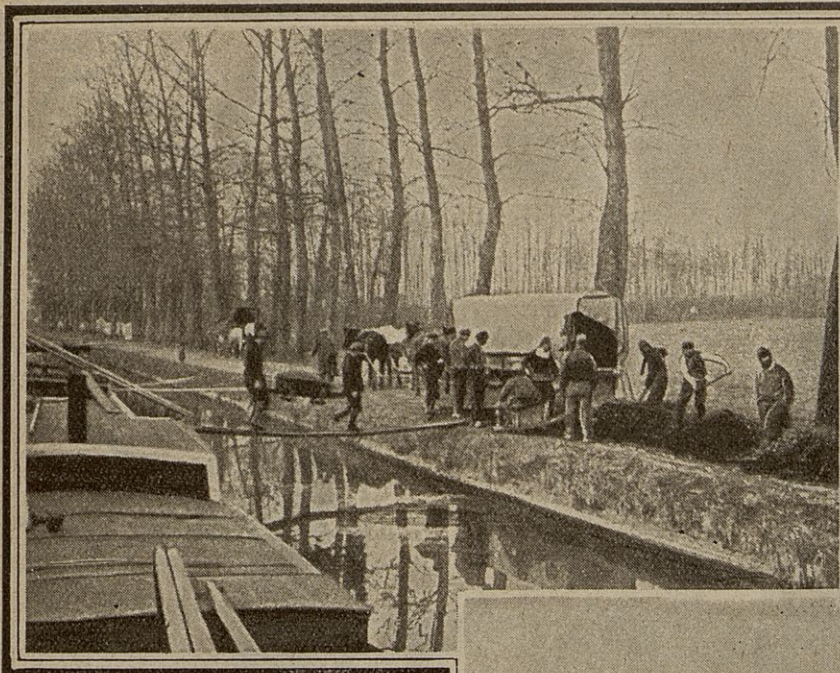
Les hommes, qui ont cantonné dans cette ferme, partent au petit jour, en file indienne, pour gagner les tranchées de première ligne.

EN PICARDIE



Un obus allemand a coupé net cet arbre, d'un assez fort diamètre cependant. Adossé à la tranchée, un de nos troupiers contemple ce formidable coup de cognée.

AUPRÈS DES TRANCHÉES



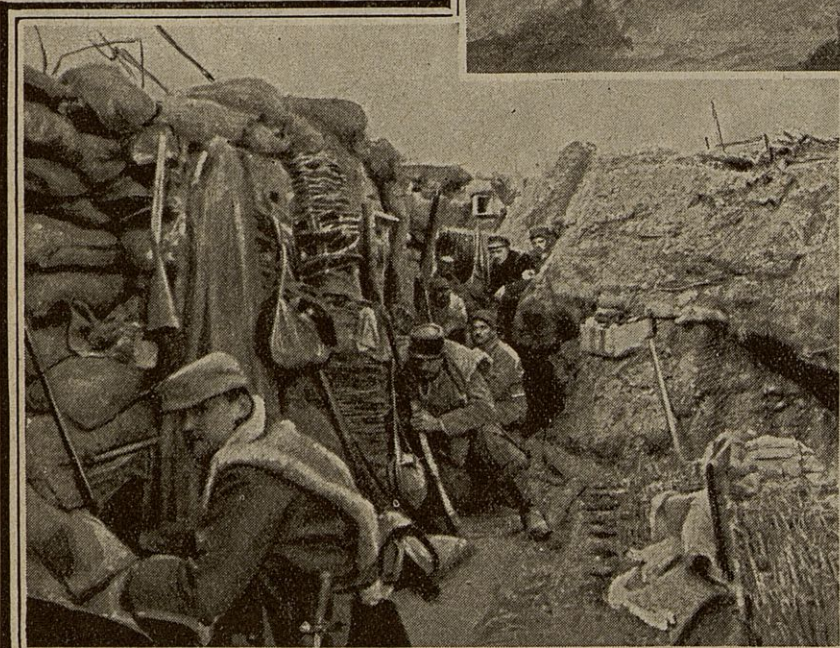
Chargées de charbon pour les troupes, ces péniches n'ont pu aller plus loin ; le canal a été, en effet, obstrué par la chute des ponts de chemins de fer qui le traversaient, et que les soldats du génie ont fait sauter. Devenus débardeurs — n'ont-ils pas appris tous les métiers pendant cette guerre ? — nos troupiers voient les péniches ; une planche relie la berge du canal au chaland ; d'un pas sûr, ils la franchissent, portant le charbon sur des civières qu'ils vont déverser auprès de la voiture régimentaire ; celle-ci est chargée et amenée jusqu'au cantonnement prochain.

Tout ce travail se fait avec le plus grand calme, sans heurts, sans à-coups. Et c'est d'autant plus méritoire que l'opération a lieu à un kilomètre à peine des Allemands.



La question de l'eau potable a fourni aux soldats à toujours préoccupé le commandement ; elle le préoccupe encore plus en ce moment que nous approchons de la période des grandes chaleurs. On voit ici le grand tonneau, pareil aux tonneaux d'arrosage, qui vient apporter aux soldats la boisson indispensable. Mais lorsqu'il fera plus chaud, il faudra prendre les précautions les plus minutieuses pour stériliser l'eau, afin d'éviter ces épidémies de fièvre typhoïde qui, autrefois, décimèrent les armées en campagne.

La photographie du milieu représente le boyau d'accès à une tranchée ; il est creusé dans le roc. Un cuisinier descend avec deux marmites de bonne soupe ; le commandant revient de la tranchée, accompagné de deux hommes de corvée.



Un poste avancé, à dix mètres de l'ennemi ; au fond, on voit le créneau d'observation. Une violente fusillade des Boches oblige nos soldats à s'aplatir au fond du trou



Voici un dépôt de matériel de défense pour les tranchées : pieux, fils de fer, chevaux de frise. Les Bordelais l'appellent la « place Méria-deck », en souvenir du marché à la ferraille de Bordeaux.

L'espionnage allemand

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

VII

Moyens de correspondance

(Suite)

Le haut commandement allemand, dont le principe est « de faire la guerre par tous les moyens les plus violents qu'il a à sa disposition », n'a aucun scrupule à se servir des voitures d'ambulance de la Croix-Rouge pour exercer son espionnage et y cacher des mitrailleuses.

Les journaux fourmillent de récits de cas absolument authentiques où les Allemands ont ouvert traitreusement le feu sur les alliés, de cette lâche façon.

Un autre procédé, pour se procurer des renseignements quand on se trouve en présence de l'ennemi, consiste à envoyer en reconnaissance deux éclaireurs tenant le bout d'un fil d'acier enroulé sur une bobine qui reste aux avant-postes.

Ces hommes ont l'ordre de s'approcher le plus possible, pendant la nuit, des lignes de l'adversaire, mais, naturellement, lorsqu'ils en sont si près que celui-ci les aperçoit, il tire dessus et les tue.

La tension du fil, en cassant brusquement, annonce que le résultat voulu est obtenu. On le ramène alors en arrière, on mesure la longueur du câble déroulé, et on est ainsi fixé, à quelques mètres près, sur la position exacte des canons ennemis.

En temps de paix, les informations ne sont jamais communiquées directement aux centres d'espionnage. Les espions à poste fixe, comme on l'a déjà fait remarquer, emploient les agents qu'il leur plaît de choisir, et suivant les moyens qu'ils ont pour les payer.

Leurs rapports sont remis entre les mains d'autres espions faisant de véritables tournées d'inspection, et qui sont eux-mêmes sous les ordres de chefs de sections résidant en Belgique et en Suisse (du moins jusqu'au moment où la présente guerre a éclaté), mais jamais en Allemagne.

Les chefs de section, à leur tour, envoient leurs rapports au Bureau central, à Berlin, où se fait le triage et le classement des informations ainsi fournies, de telle sorte que les moindres agissements, et jusqu'aux pensées de toutes celles des nations de l'Europe qui pourraient nourrir des intentions hostiles à l'égard de l'Allemagne, se trouvent soigneusement catalogués sur des fiches.

C'est là, évidemment, une bien triste, vilaine et honteuse besogne, qui, si elle s'entoure toujours de mystère, n'a absolument rien du charme romanesque que les écrivains de feuilletons populaires ont prêté à l'espion de leurs rêves.

Enfin, quel que soit le sort des armes allemandes dans la lutte gigantesque actuellement engagée, il n'en restera pas moins vrai que le service secret d'espionnage de l'empire aura tout fait pour pervertir le sens moral de la nation.

VIII

Les femmes espions

Lorsqu'on écrit une étude sur le système de l'espionnage allemand, on est invariablement ramené à parler de Stieber, et c'est ce que nous allons faire en passant en revue une nouvelle branche de ce système.

En profond psychologue qu'il était, Stieber avait tout de suite reconnu que l'organisation secrète qu'il se proposait d'établir en France, avant la guerre de 1870, serait beaucoup plus efficace s'il employait des femmes à travailler en collaboration avec les hommes.

C'est pourquoi il n'eut pas de repos qu'il n'eût obtenu de son gouvernement l'envoi de Prusse en France d'un certain nombre de bonnes, femmes de

chambre, gouvernantes, ouvrières et autres, susceptibles, en se mêlant à la vie de famille de la nation, de fournir aux agents à poste fixe des renseignements utiles.

Il mobilisa en outre les services d'un petit nombre de jolies filles qui furent placées, par ses soins, comme serveuses dans les brasseries, bars et autres endroits semblables, pour en inciter les clients à parler un peu trop librement au profit du grand état-major général de Berlin.

Stieber avait en effet toujours pensé, avec sa perspicacité habituelle, que les femmes étaient capables, sans en avoir l'air, d'obtenir des informations que, dans beaucoup de cas, les hommes ne pouvaient arriver à se procurer, et l'événement a prouvé qu'il avait calculé juste.

Il eut bien soin, toutefois, de ne jamais employer des espions femmes à des missions qui exigeaient une confiance à toute épreuve, car l'expérience lui avait déjà appris, au moment même où il commençait à organiser son système, qu'il n'est pas prudent de donner à la femme prussienne — pour ne pas parler des autres, ce qui serait inconsidéré — un secret à garder.

Parmi les nombreux échecs en effet subis par les espions, la plupart doivent être portés au compte des femmes, et attribués à cette raison que ces dernières s'étant laissées prendre au piège qu'elles avaient tendu, et dominer par leur cœur, n'ont plus voulu continuer de trahir l'homme qu'elles aimaient et qu'elles auraient dû regarder comme leur proie.

Il semble que le tempérament même de la femme

Mais il avait cela de commun avec tous les malheureux tombés sous l'empire tyrannique de la drogue, qu'il s'était livré pieds et poings liés à sa pourvoyeuse et que, pour qu'elle ne le laissât pas manquer de poison, il était prêt à lui donner tous les renseignements qu'elle exigeait.

Quelques-unes de ces espionnes du service de l'espionnage à l'étranger sont des artistes dans leur profession. Prenons par exemple le cas assez fréquent, et sur lequel nul n'ouvre les yeux, de la femme qui tient un établissement discret dans une ville de garnison.

Elle réserve aux visiteurs l'accueil le plus gracieux, et elle témoigne une sympathie pleine de tact aux petits fonctionnaires accablés de travail dans les bureaux du gouvernement. Elle leur prodigue ses encouragements et ses conseils, en même temps qu'elle s'apitoie sur la fatigue que leur cause leur ingrate besogne et sur leurs ennuis. Enfin elle ne manque jamais de se ranger du côté de ceux qui se plaignent de l'arrogance des supérieurs.

La correction de sa conduite, la sûreté apparente de ses relations et la confiance qu'inspirent ses antécédents, la mettent au-dessus de tout soupçon ; et, d' même que les agents à poste fixe, elle sait si bien s'implanter dans la société, qu'elle semble faire partie de la vie même de la ville qu'elle habite.

Le résultat de tout ceci est facile à saisir : pour peu que la dame en question soit un de ces types de femme qui attirent les hommes, ces derniers se confieront plus volontiers à elle qu'à d'autres hommes. Ils trouvent à sa société — surtout les jeunes gens — un

charme particulier de douceur et de tendresse consolantes, et, vite gagnés par cette attrait irrésistible, ils se laissent aller facilement à parler d'eux-mêmes, de leurs espérances et de leurs travaux.

Ils le font en toute innocence, encouragés qu'ils sont par la fine mouche qui les écoute avec complaisance, à se laisser glisser de plus en plus sur la pente des confidences.

Alors au bout d'un mois, de deux, de trois peut-être, car il faut savoir attendre, et ce n'est pas la patience qui manque à l'espionne, il finit toujours par leur échapper une phrase imprudente qui est comme la paille jetée au vent dont elle indique la direction, et cette phrase est immédiatement envoyée à Berlin, qui en fait son profit et la recueille sur une fiche.

Cependant ce qui n'avait été d'abord que de simples relations se change en une véritable amitié, pour ne pas dire plus. Pour des yeux non avertis, il n'y a là que deux personnes causant entre elles de choses qui les intéressent, mais, en réalité, l'espionne ayant complètement gagné la confiance de l'homme qu'elle a choisi pour en faire sa victime, le fait parler sur son travail avec un abandon qu'on n'aurait pas cru possible la première fois qu'il a rencontré cette femme si séduisante.

On cite, entre autres échecs subis par les femmes espions, un exemple qui met en lumière le danger qu'il y a à recourir à leurs services.

Une d'elles avait reçu comme mission d'essayer de se faire aimer d'un jeune attaché à une ambassade française, et elle s'acquitta de cette mission de la façon la plus simple, en trouvant le moyen de se faire accepter par ce dernier comme professeur d'allemand.

Mais il arriva précisément le contraire de ce qu'elle attendait. Le jeune diplomate ne se laissa émuvoir en aucune façon par les charmes de la rusée, et ce fut elle qui s'éprit de lui pour tout de bon.

Par suite elle devint, du coup, non seulement inutile, mais, qui plus est, dangereuse pour le service central allemand, car il était à craindre que, entraînée par ses sentiments, au lieu de livrer à Berlin les renseignements demandés, elle ne trahît les secrets de ses maîtres au profit de l'homme qu'elle aimait.

Il est évident, si l'on considère l'étendue du système organisé par Stieber et la nature des rapports fournis par son personnel, qu'une quantité énorme de travail se fait en pure perte ; mais ceci est aussi inévitable que l'entretien d'une marine de guerre qui reste inactive pendant quinze ou vingt ans, et que, cependant, il est de la plus haute importance de maintenir dans toute sa force.

C'est pour la même raison que ce corps de femmes espions est maintenu et que ses rapports secrets sont tous reçus, étudiés et classés.

Une grande partie des informations envoyées par les femmes ne sont, naturellement, absolument d'aucune utilité, mais en passant le tout au crible, on finit toujours par trouver, dans la masse des déchets, suffisamment de bonnes indications pour que le travail vaille la peine d'être continué, du moins au point de vue allemand.

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. I. F. GAY



PALAIS DE LA GRANDE CHANCELLERIE A BERLIN

qui, d'un côté, la doue de qualités exceptionnelles pour l'espionnage, l'expose, de l'autre, à devenir très facilement victime de ses sentiments.

Aussi le service secret allemand, qui est très sévère quand il s'agit d'assurer l'efficacité de son espionnage, pardonne-t-il quelquefois une faute — jamais deux — d'un de ses agents mâles, mais il désavoue toujours, sans exception, un espion femme, au premier échec.

La femme espion joue un très grand rôle dans l'espionnage qui s'exerce à l'intérieur de l'empire.

A Berlin, par exemple, le service secret fournit à des femmes du monde, ou soi-disant telles, les moyens de tenir des salons, plus ou moins dignes de ce nom, où il est facile à celles-ci de recueillir, de la bouche des hommes et des femmes qui s'y réunissent, tous les potins scandaleux qui courent la ville, et, par suite, d'exercer un chantage efficace sur les personnes qui y donnent prise.

Dans une autre sphère moins élevée, des femmes tiennent des maisons de rendez-vous où les espions déploient, à l'égard des hommes qui les fréquentent, tous les charmes de séduction qui sont en leur pouvoir pour se procurer des informations utiles.

A un degré de l'échelle plus bas encore se trouvent les domestiques de tous ordres, qui fouillent dans la correspondance, écoutent aux portes, et, de bien d'autres manières encore, agissent comme colporteurs de nouvelles dont, autrement, le service central de Berlin n'aurait pas connaissance.

Les femmes espions occupant des postes de confiance à l'étranger sont rares, mais dangereuses en raison inverse de leur nombre. Une de ces femmes, qui était un agent de Stieber, put apprendre tous les secrets qu'elle voulut, simplement en procurant à un jeune officier français autant de cocaïne qu'il en demandait.

Si l'officier en question avait trouvé un autre moyen de satisfaire son vice, l'espionne aurait été forcée d'imaginer autre chose pour le faire parler.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 du Pays de France.

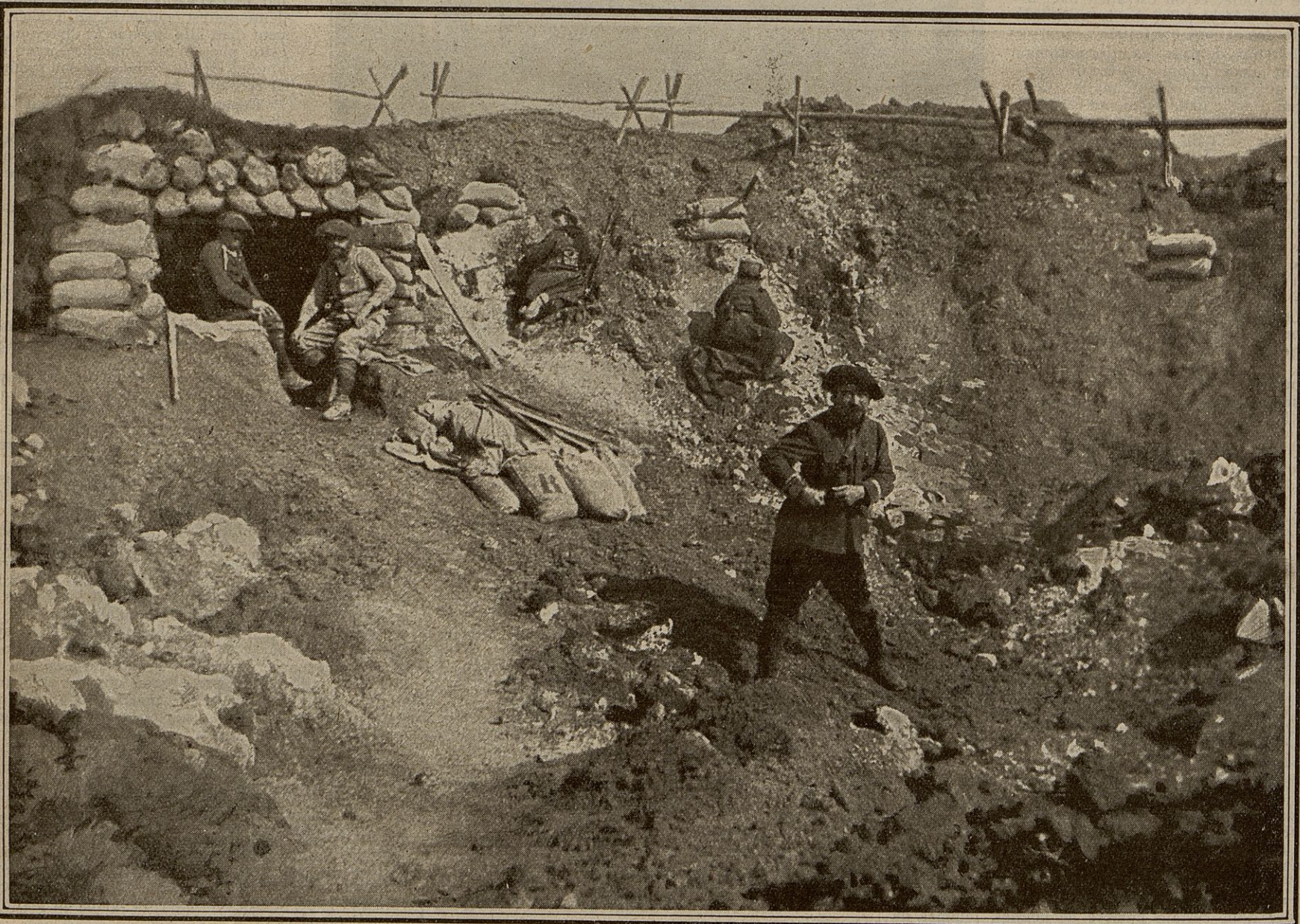
ORGANISATION D'UN ENTONNOIR



Dès que la mine, poussée sous la tranchée ennemie ou tout à côté, a fait explosion, il se produit un trou énorme que, dans le langage militaire, on nomme « un entonnoir ». Les assaillants se précipitent immédiatement dans cette excavation qu'il s'agit d'organiser.



Des sacs de terre sont apportés ; on les place sur les bords pour former des parapets ; on les empile autour des boyaux d'accès ; bientôt l'entonnoir formera une profonde tranchée solidement fortifiée et qu'il faudra défendre contre les assauts de l'ennemi.



La guerre de tranchées que nous a imposée l'ennemi a fait revivre toutes les méthodes employées dans le siège des places fortes ; c'est ainsi que les entonnoirs creusés par les mines sont aussitôt occupés, et l'on annonce que nous avons avancé d'une centaine de mètres.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE HUITIÈME

DANS LA CAVE

— Bon sang ! fit Marius, en rechargeant son fusil. Comment sortirons-nous de là ?

Le lieutenant Fortas, encore debout au seuil de la tour et abrité par un rebord de mur, se posait la même question. La situation apparaissait sans autre issue que la captivité ou la mort après un combat plus ou moins prolongé. La tour était évidemment cernée par les Allemands qui avaient dû voir les trois chasseurs alpins au moment où ils surgissaient au dehors.

A l'intérieur, cinq officiers et neuf soldats boches, tous désarmés et ces derniers enfermés, il est vrai, mais qui, s'ils avaient le courage de tenter une sortie, seraient tout de même embarrassés par leur nombre. Fortas surveillait d'un œil l'escalier. Il s'attendait à voir descendre les cinq officiers ; alors il n'hésiterait pas, il ferait feu.

Il se reprochait maintenant de ne les avoir pas rendus inoffensifs ; il n'aurait eu qu'à leur faire attacher bras et jambes.

D'autre part, il était inquiet sur le résultat de la lutte disproportionnée des trois Diables-Bleus agenouillés derrière le mur contre les soldats allemands accourant de tous les côtés, tirant en rafales, bien abrités derrière les arbres ou complètement cachés par les buissons.

Pierre, Lucien et Marius, gardant leur sang-froid, ne tiraient qu'à coup sûr. Bien que leurs cartouchières fussent pleines et qu'une grosse réserve de cartouches se trouvât dans leurs sacs, ils savaient trop qu'il ne fallait pas gaspiller leurs munitions. Mais les Allemands n'avaient pas les mêmes raisons d'économie, et c'était une véritable grêle de balles qui s'abattait sur le petit mur et sur la tour.

Soudain, Fortas entendit comme une avalanche dans la tour ; il vit paraître au tournant de l'escalier, en masse compacte qui descendait à toute vitesse, les cinq officiers allemands. Ceux-ci s'étaient fait des armes avec les pieds des deux tables qui se trouvaient dans la pièce d'en haut.

— Si je ne les abats pas, dit Fortas, je suis perdu ! Ils m'assommeront et ils prendront par derrière mes trois Diables.

Son bras droit se leva ; coup sur coup, cinq détonations retentirent. La masse des officiers arriva jusqu'au bas de l'escalier, non plus comme des hommes vivants s'élançant à l'attaque, mais en un désordre de corps frappés mortellement et ne tenant plus sur leurs jambes.

Pour éviter d'être heurté par cette chute, Fortas sauta d'un bond dans la petite cour, dans l'intention de se poster à l'abri du mur, à côté de Pierre, de Lucien et de Marius. Mais quand il tomba sur le sol, il perçut, au heurt de ses pieds, une sonorité étrange. Ce n'était pas le son mat que rend la terre, mais plutôt le résonnement creux d'une voûte.

— Oh ! fit-il, il y a là une cave !...

Marius, Pierre et Lucien l'entendirent. Ils interrompirent leur tir le temps d'une seconde pour l'interroger des yeux, et Pierre murmura :

— Trouvez-en l'entrée ! Nous ne pouvons pas tenir cinq minutes de plus ! Ils sont à dix mètres !...

Fortas allait se détendre comme un ressort, mais un cri de Marius l'arrêta.

— Outre ! Ne vous levez pas. Vous seriez fauchés !...

En effet, le hasard heureux, qui avait voulu que Fortas pût franchir la distance de la porte au mur sans être abattu par les balles, pouvait d'autant moins se renouveler que les Allemands, groupés en vingt endroits à très peu de distance, tiraient sans discontinuer.

Au lieu de se lever, Fortas se coucha ; en rampant, il se dirigea de nouveau vers la tour.

Le seuil en était obstrué par les cinq officiers allemands, morts ou blessés. Fortas se fraya un chemin

au milieu de ces corps impuissants à lui faire obstacle. Il vit une porte dont le loquet était condamné par un morceau de bois. Poussant la porte d'un coup de pied, il entra. Mais il fut presque aussitôt assailli, dans la demi-obscurité où laquelle ses yeux n'étaient pas habitués, par des hommes que tout d'abord il distingua mal.

Quelques secondes, il se crut perdu ; des mains s'appesantissaient sur lui, des souffles rauques et des cris gutturaux retentissaient à ses oreilles ; il chancela. Mais la surexcitation de son esprit compensa l'infériorité où le mettait la demi-obscurité de cette pièce. Il distingua que ces assaillants étaient des ennemis, et qu'aucune arme ne se voyait dans leurs mains. Il avait, lui, deux revolvers : le sien où une balle restait, et celui dont il s'était servi pour fracasser les téléphones et qui conservait encore quatre balles.

— Cinq coups ! fit-il, c'est assez !

A demi-couché sur le sol, il dégagea brusquement ses bras d'un mouvement irrésistible auquel il semblait qu'aucune force ne fût en mesure de s'opposer et, des deux mains, il fit feu à bout portant contre les têtes qui se penchaient vers lui.

Du sang jaillit sur son visage et sur son corps. En un émissement d'horreur, il se redressa, se leva et il vit s'enfuir par la porte ouverte ceux des deux hommes qu'il n'avait pas abattus. L'un de ces hommes,



IL FIT FEU A BOUT PORTANT CONTRE LES TÊTES QUI SE PENCHAIENT VERS LUI.

le dernier, trébucha, s'étala lourdement, la face contre terre. Machinalement Fortas suivit cette chute des yeux, et il poussa un rugissement de triomphe en voyant qu'un anneau de fer planté dans le sol avait causé cette chute de l'Allemand.

— La trappe ! la trappe ! cria-t-il.

Il se précipita. D'un coup de pied formidable, il écarta la brute tout étourdie. Et laissant tomber ses revolvers, des deux mains il agrippa l'anneau.

Un han d'effort, et il eut l'immense joie de voir un carré de sol se soulever. Ses muscles se raidirent, il s'arc-bouta et, violemment, se rejeta en arrière, entraînant avec lui la lourde trappe.

— Pierre, Lucien, Marius ! hurla-t-il.

D'instinct, il reprit les deux revolvers et les passa à sa ceinture. Quand il releva la tête, il vit bondir les trois Diables-Bleus.

— Là ! là ! fit-il.

Pierre, Lucien, Marius, presque en même temps, s'engouffrèrent dans le trou noir ouvert sous leurs pieds.

Il y avait là un escalier humide, le long duquel ils dégringolèrent. Fortas se précipita derrière eux, mais une voix l'arrêta : c'était celle de Lucien :

— La trappe, il faut fermer la trappe !

— Oui, et le Boche vivant... il faut l'avoir !

Les trois Diables-Bleus remontèrent ; eux et Fortas, à demi hors du trou, empoignèrent les jambes du Boche qui était tombé et qui se relevait doucement ; ils l'attirèrent à eux et le laissèrent rouler le long de l'escalier jusqu'au sol de la cave ; puis, ils saisirent la trappe par ses bords, la firent glisser, disparurent sous elle, et, la poussant, ils la firent rentrer dans son cadre.

Au même instant une lueur vive brilla : c'était le minuscule faisceau de la lampe électrique de poche dont Fortas avait pressé le dé clic. La lumière courut, éclairant vivement plusieurs points du souterrain.

— Bougre ! fit Marius. Nous avons de la chance. Voyez !

Il montrait un anneau fixe, saillant au-dessous de la trappe ; et aussitôt après, il ramassait sur le sol, au

bas de l'escalier, une forte barre en bois dont il avait deviné l'usage. En effet, il n'eut qu'à engager cette barre dans l'anneau pour que ses deux extrémités, dépassant la trappe d'un côté et de l'autre, en rendissent impossible le soulèvement par une force s'exerçant à l'extérieur.

— S'ils la découvrent, dit Fortas, il faudra qu'ils la démolissent !

— Et par le premier trou, ajouta Pierre de Ciseran, nous les canarderons !

Fortas inspectait, au moyen de sa lampe, l'endroit où ils se trouvaient. Une cave complètement vide ; on n'apercevait aucun soupirail, aucune galerie : ce n'était qu'un souterrain rectangulaire, sans autre issue que celle par où les alpins étaient entrés.

— Attention, dit brusquement Fortas.

Il éteignit la lumière et tous, dans le noir, attendirent. On perçut un bruit confus de voix et de piétinements assourdis ; ils devaient venir de la cour extérieure.

— Ils hésitent ! murmura Marius. Ils n'osent pas entrer.

Mais aussitôt, et cette fois, juste au-dessus des alpins, sur la trappe même, se produisirent des frôlements, des gémissements, un heurt sourd.

— Qu'est cela ? fit Lucien.

Fortas répondit à voix basse :

— Probablement ce sont les Boches que j'ai abattus et qui, plus ou moins blessés, se traînent sur le carrelage, sur la trappe, au-dessus de nous.

Il y eut encore un heurt sourd ; puis, plus rien ; le silence. Il en fut ainsi quelques minutes. Mais soudain, des bruits évocateurs d'une ruée brutale, des coups de feu, des cris.

— Ils envahissent la tour, dit Pierre, et ils tirent dans l'escalier, au hasard.

— Ne parlons plus, ordonna Fortas.

Pendant une bonne demi-heure, les alpins purent suivre, grâce aux bruits de toutes sortes qui leur parvenaient, les allées et venues des Allemands dans la tour. Pourtant, ils n'entendirent aucun pas juste au-dessus d'eux. Par quel hasard ou par quelle cause précise, aucun ennemi ne marchait-il sur la trappe ?...

Les alpins n'y comprenaient rien ; ils se rendaient compte que les Allemands cherchaient, sans les trouver, ces diables à baret bleu qui, d'une manière certainement inexplicable, avaient fait dans la tour un tel carnage d'officiers et de soldats boches.

Mais ces recherches ne pouvaient être fructueuses que si les Allemands découvraient la trappe ; et toujours d'après les bruits entendus, les alpins jugeaient que les chercheurs ne s'étaient pas approchés à plus d'un ou deux mètres.

Graduellement, les bruits diminuèrent, comme si les Allemands sortaient de la tour et s'en éloignaient par petits groupes. Puis, ce fut le silence absolu, total.

— Que faisons-nous ? demanda Marius toujours impatient.

— Attendons encore, dit Fortas.

Il se risqua à allumer la lampe et il se pencha vers le Boche étendu au bas de l'escalier. Celui-ci avait les yeux ouverts et ces yeux exprimaient une terreur sans nom.

Tandis que Pierre, Lucien et Marius écoutaient toujours, sans d'ailleurs rien entendre, Fortas engageait, en langue allemande, la conversation avec son prisonnier.

Il le rassura d'abord, puis lui promit la vie sauve s'il voulait dire la vérité ; il l'interrogea prudemment, adroitement. Au bout d'une vingtaine de minutes, il se redressa.

Il dirigea inconsciemment la lumière électrique sur son propre visage, et ses trois Diables-Bleus purent voir que ce visage était épanoui par un large sourire de contentement.

— Ecoutez, dit Fortas. Ce que je viens d'apprendre est précieux : à cinq cents mètres, du côté opposé à celui par lequel nous sommes venus, se trouve, au milieu d'une large prairie, un hangar provisoire d'aviation ; il y a là un taube avec les deux aviateurs et trois ou quatre mécaniciens. L'aventure d'aujourd'hui nous convainc que jamais nous n'arriverons à Colmar et à Neuf-Brisach par voie de terre ; cette fois, nous avons échappé, mais au milieu de milliers d'ennemis, tôt ou tard nous succomberions... Tandis que, par la voie de l'air, hein, nous voyez-vous ?...

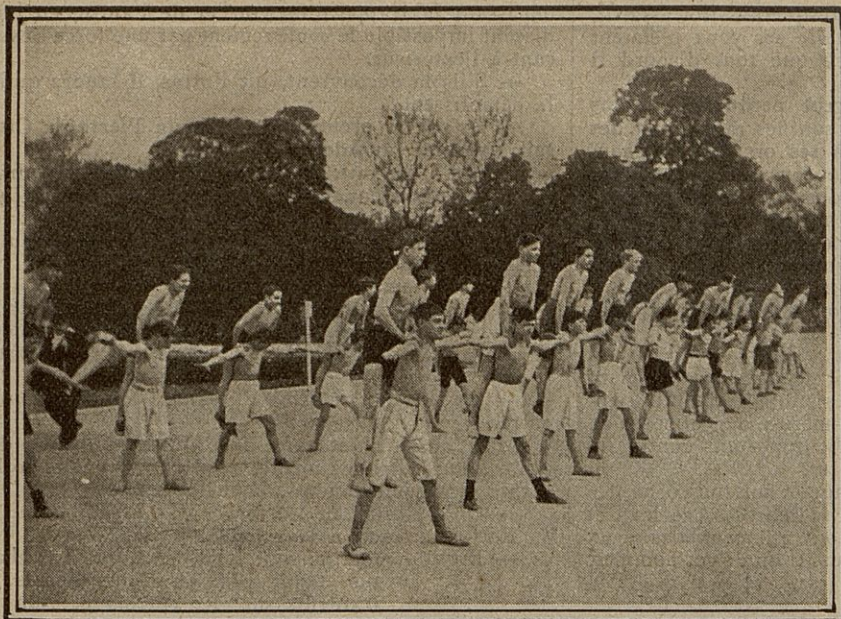
— Trouve de l'air ! interrompit Marius. Si je nous vois !... Il faut s'emparer du taube, pardi !...

Il ne sentait pas sa blessure à l'oreille, pas plus que Pierre de Ciseran ne pensait à la profonde déchirure de son bras.

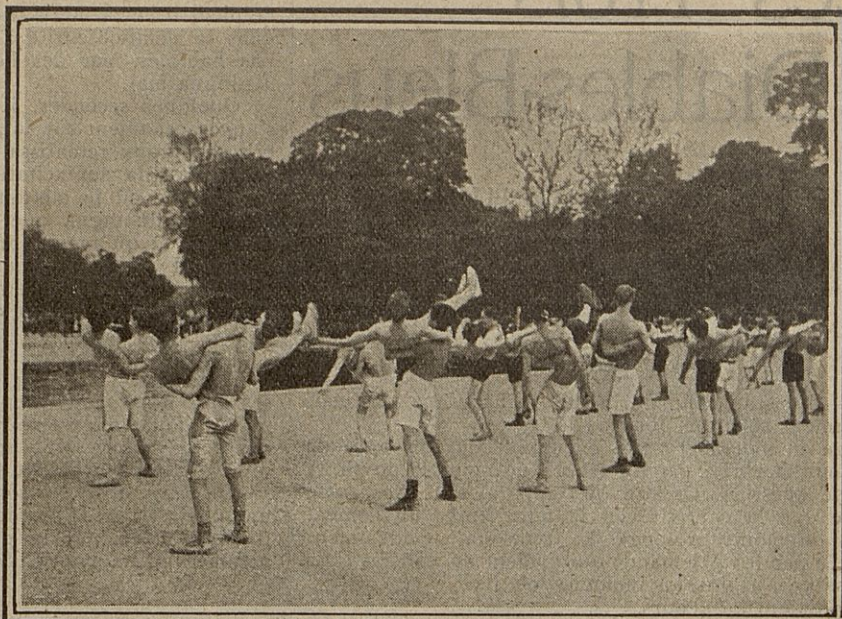
S'emparer du taube !... Cela était-il possible ?...

(A suivre.)

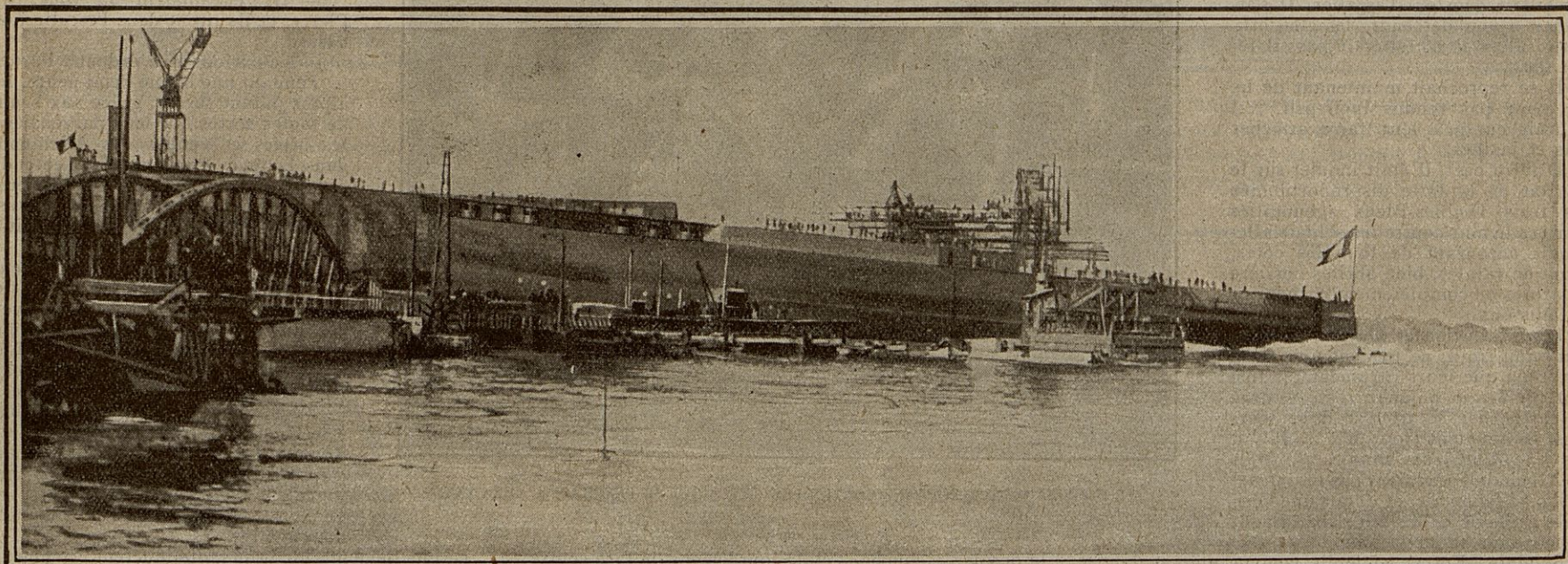
“ LUDUS PRO PATRIA ”



Le Comité d'éducation physique a donné, le 2 mai, dans le Jardin des Tuileries, sa première manifestation publique avec démonstration de ses méthodes d'enseignement. Les Parisiens s'étaient rendus en foule à ce spectacle, qui débuta par un défilé des gymnastes.



Les jeunes athlètes exécutèrent à la perfection tous les exercices du programme : courses à pied, sauts, lancement de poids, lutte à la corde, boxe, escrime à la baïonnette, exercices de force et de souplesse. Des applaudissements chaleureux furent leur récompense.



Le 1^{er} mai, a eu lieu à Bordeaux, en présence de M. Augagneur, ministre de la marine, le lancement du superdreadnought « Languedoc », qui vient d'être construit dans les chantiers de la Gironde. Le nouveau cuirassé a une longueur de 175 mètres, une largeur de 27 mètres ; son déplacement sera de 25,230 tonnes, avec une vitesse de 21 nœuds. Son armement comprendra 12 canons de 340, répartis en trois tourelles axiales ; l'équipage est fixé à 1,204 hommes. Un filin s'étant rompu, le « Languedoc » ne put s'arrêter au milieu du fleuve et alla s'échouer dans la vase ; mais le soir même il était renfloué, et l'accident n'avait pas de suites.



Les sœurs de nos « boys-scouts » ont, elles aussi, voulu se rendre utiles. Elles ont formé, à leur tour, le groupement des « éclaireuses ». Tous les dimanches, elles s'entraînent à la marche et au « camping » dans les environs de Paris ; une bonne causerie leur sert de repos.



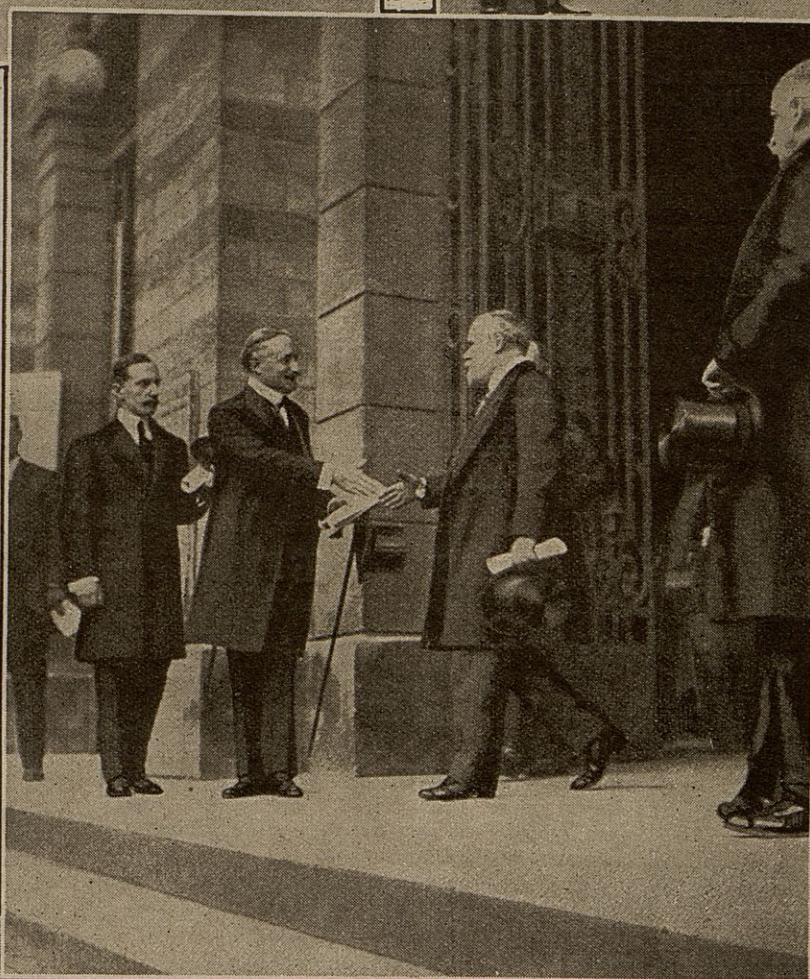
Jupe courte, chapeau aux larges bords, elles vont dans les bois de Meudon, de Marly ou de Saint-Germain et, après une longue marche ou des exercices de gymnastique, elles font leur cuisine en plein air, prennent leur repas sur l'herbe et reviennent, le soir, fatiguées et heureuses.

LA FÊTE DES BLESSÉS



Le grand succès de la première fête donnée aux blessés par les artistes des théâtres parisiens les a obligés à donner une seconde matinée qui n'a pas été moins réussie. Elle a eu lieu le 1^{er} mai. Les blessés et convalescents qui n'avaient pu assister à la première étaient conviés à celle-ci.

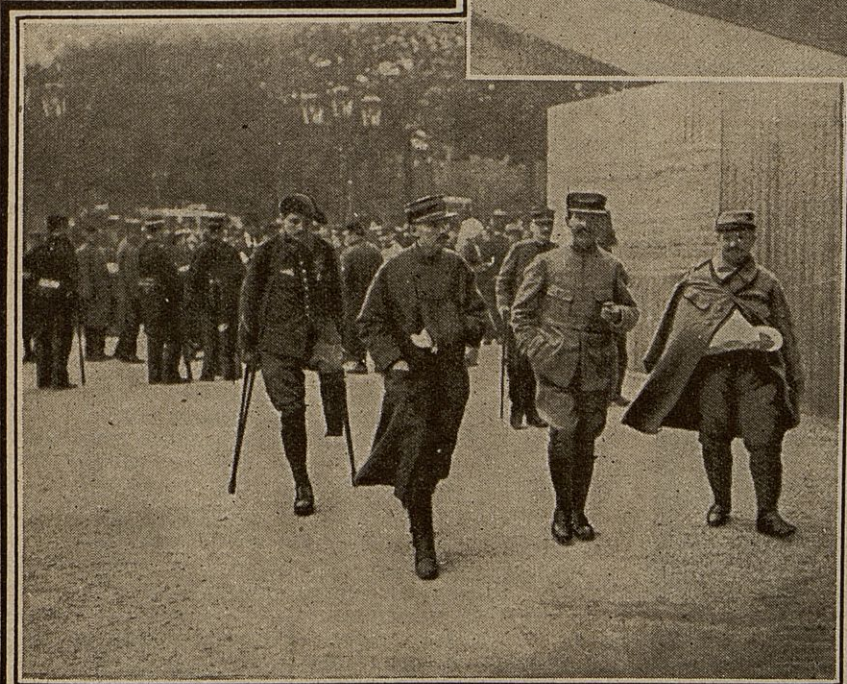
Le président de la République, les membres du gouvernement, toutes les personnalités militaires et politiques, avaient tenu encore à se rendre au milieu de nos glorieux mutilés. M. Paul Deschanel, président de la Chambre, prononça, au début de la séance, un beau discours où il exalta, en termes magnifiques, la vaillance et l'héroïsme de nos armées. Dans la photographie ci-dessus, on voit M. Paul Deschanel se rendant au Trocadéro.



En sortant du palais du Trocadéro, le président de la République s'est rencontré avec M. Paul Deschanel ; il l'a vivement félicité des éloquentes paroles qu'il venait de prononcer. Notre photographie représente les deux présidents se serrant la main.

Dans la photographie du haut de la page et à droite, le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, s'entretient avec son officier d'ordonnance, plusieurs généraux, le représentant du ministre de la marine.

Le succès de cette seconde matinée fut éclatant ; après le discours du président de la Chambre, longuement applaudi, nos chers blessés firent fête aux artistes qui mirent tout leur talent et tout leur cœur à donner quelques heures de joie à tous ces braves.

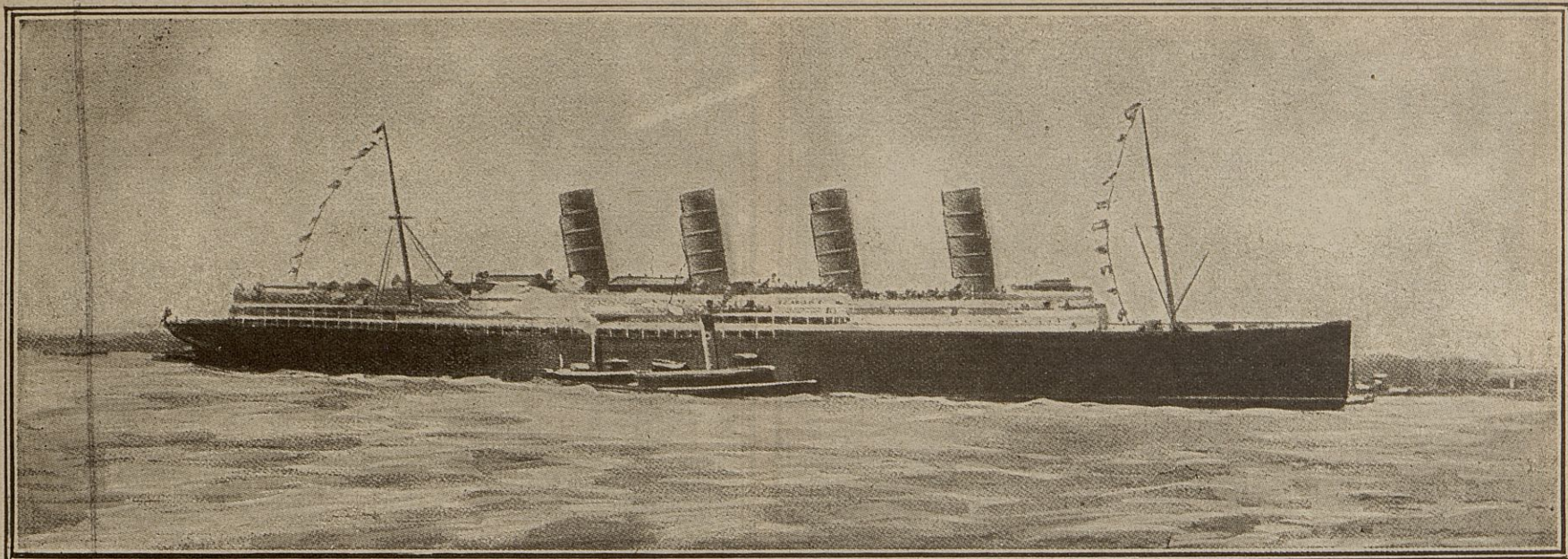


Les blessés et les malades se rendent à la matinée du Trocadéro où ils oublieront pendant quelques instants leurs blessures.



Les infirmières ont accompagné leurs chers malades à cette fête qui ne sera sans doute pas la dernière.

LE " LUSITANIA " COULÉ PAR LES ALLEMANDS



Le « Lusitania » qu'un sous-marin allemand a coulé, le 7 mai, dans la mer d'Irlande, comme il revenait de New-York, était le plus grand paquebot de la marine de commerce de l'Angleterre ; il avait battu tous les records pour la rapidité de la traversée de l'Atlantique. Sa longueur était de 245 mètres ; il déplaçait 32.500 tonnes et pouvait transporter 2.800 passagers.

SUR LE FRONT RUSSE

« Nous avons battu les Russes en Galicie ; nous leur avons pris 600 canons et fait 300.000 prisonniers » — excusez du peu — annonça ces jours derniers à toute l'Allemagne une dépêche signée W. T. B. (Wolf-Telegraphen-Bureau). Berlin illumina ; on a la chandelle plus facile que le pain en Bohême. Mais il fallut déchanter et éteindre les lampes ; l'agence Wolff, elle-même, dut démentir ce mensonge ; les journaux officiels s'empressèrent de mettre le public en garde contre ces annonces de victoires et quelques journaux maugréèrent même contre le gouvernement qui ne donnait pas de nouvelles.

L'ambassade de Russie à Paris donna un démenti officiel à cette nouvelle de grande victoire.

Que s'était-il passé qui eut ainsi mis en émoi toute l'opinion ?

Pour dégager les armées qui tentent en vain de résister à la formidable pression russe dans les Carpathes, le grand état-major allemand a essayé d'une diversion sur le flanc droit de nos alliés, en attaquant avec des forces considérables le barrage établi par les armées russes à l'est de Cracovie sur la Dounajec. La lutte a commencé en Pologne, aux bords de la Nida ; les Allemands n'ont pu franchir cette rivière, la résistance des Russes a été là inébranlable. Ils furent plus heureux, un moment, au sud ; après une série de violents combats, ils parvinrent à traverser la Dounajec, obligeant les Russes à céder du terrain ; mais ils ne purent aller plus loin sur la rive droite, le feu de l'artillerie russe les ayant arrêtés net. Cependant ils ont encore amené des renforts et une artillerie puissante ; le communiqué de l'état-major du grand-duc Nicolas n'a pas dissimulé le léger recul de ses troupes, en annonçant que les principaux efforts de l'ennemi s'étaient concentrés dans la direction de Biecz et de Jasslo. Les pertes des deux côtés ont été sérieuses.

Pendant que cette bataille se développait à l'est de Cracovie, perpendiculairement aux Carpathes, les

Austro-Allemands continuèrent leurs attaques dans la région de Stryj ; mais ici, les Russes leur infligeaient un sanglant échec : après un combat acharné, au cours duquel une hauteur fut prise et reprise trois fois et resta finalement au pouvoir de nos alliés, ceux-ci ont affirmé leurs progrès sur les affluents de la Mukowka ; l'ennemi, abandonnant plus de 2.000 prisonniers, était refoulé à une distance considérable.

Les Russes avançaient en même temps à une trentaine de kilomètres au sud du col d'Oujok qui est toujours étroitement serré.

Quant aux attaques des Austro-Allemands sur le Dniester, elles étaient complètement repoussées.

Les Allemands ont tenté une autre diversion assez audacieuse, celle-ci tout à fait au nord de la Prusse orientale, à l'extrémité de l'immense front de bataille. Un détachement composé de deux divisions de cavalerie, accompagnées d'artillerie légère, et que soutenaient quelques éléments d'infanterie, a pénétré dans la province de Kovno se dirigeant vers Libau et Mitau. Le 28 avril, les avant-gardes allemandes étaient signalées au delà de Jurborg sur la Douhisa ; le 1^{er} mai, quelques patrouilles se montraient près de Libau, tandis que des torpilleurs allemands étaient aperçus dans le golfe de Riga ; on a supposé à cet instant que les Allemands préparaient un débarquement dans la région de Polangen. Le 3 mai, il y eut quelques escarmouches près de Rosiény. Puis les Russes envoyèrent des renforts et le raid des Allemands parut être terminé.

Il ne donna d'ailleurs aucune préoccupation à l'état-major général russe, car il n'avait pas de valeur stratégique et ne pouvait aboutir à un résultat tangible.

Sur tout le reste du front, les Allemands ont montré une certaine activité dans le but de retenir sur place les armées russes. C'est ainsi qu'ils ont attaqué le village de Sosnia, près d'Ossowiec ; mais ils ont été dispersés par les canons de la forteresse.

Sur la rive droite de l'Orsica, les Russes ont repoussé une attaque impétueuse des Allemands en leur infligeant de grosses pertes ; sur la Bzoura, des escarmouches assez importantes se sont produites à l'avantage de nos alliés.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 29 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au bas de la page 2 de ce fascicule et représentant une excavation produite par un obus de 420 dans une petite ville belge.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

Toutes les photographies que publie le " PAYS DE FRANCE " sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

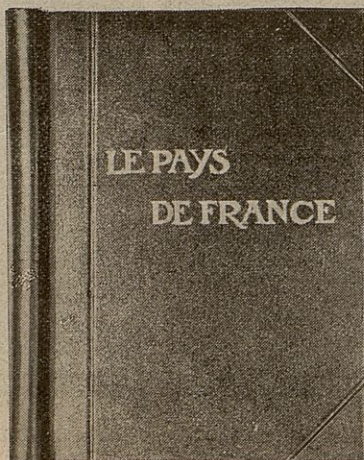
Rassortiments et reliures du " Pays de France "

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule », il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du " Pays de France "

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.

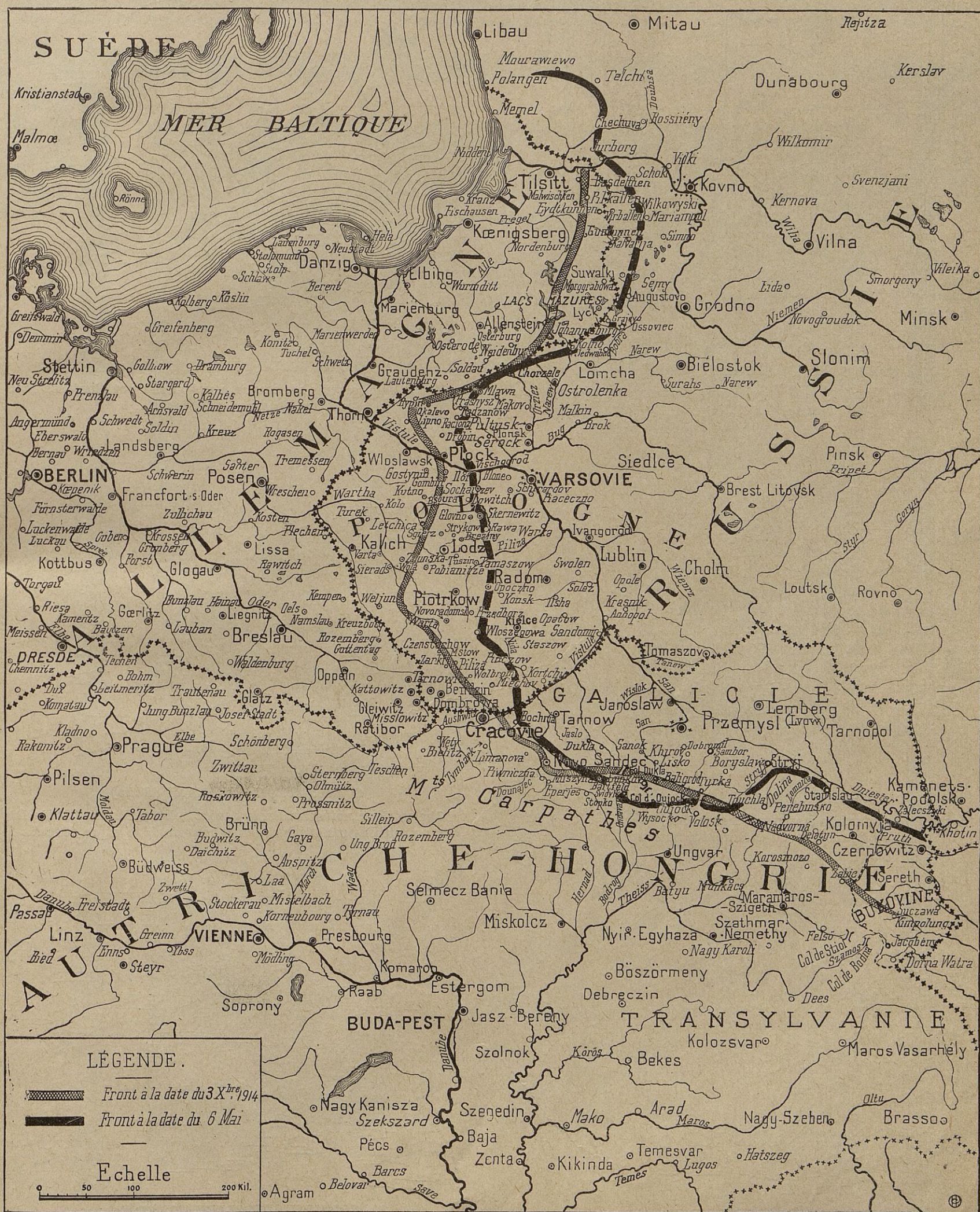
(Modèle Déposé)

Propriété du PAYS DE FRANCE

2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



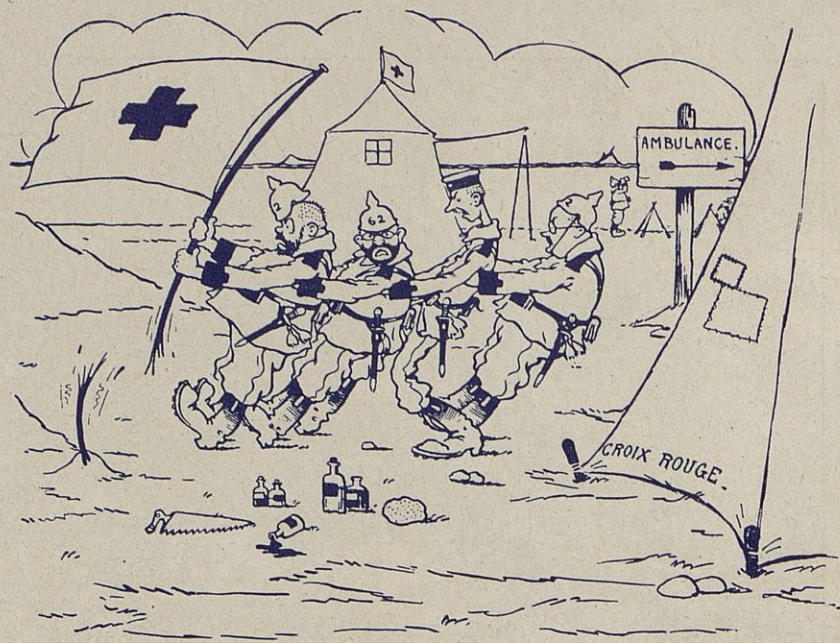
LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



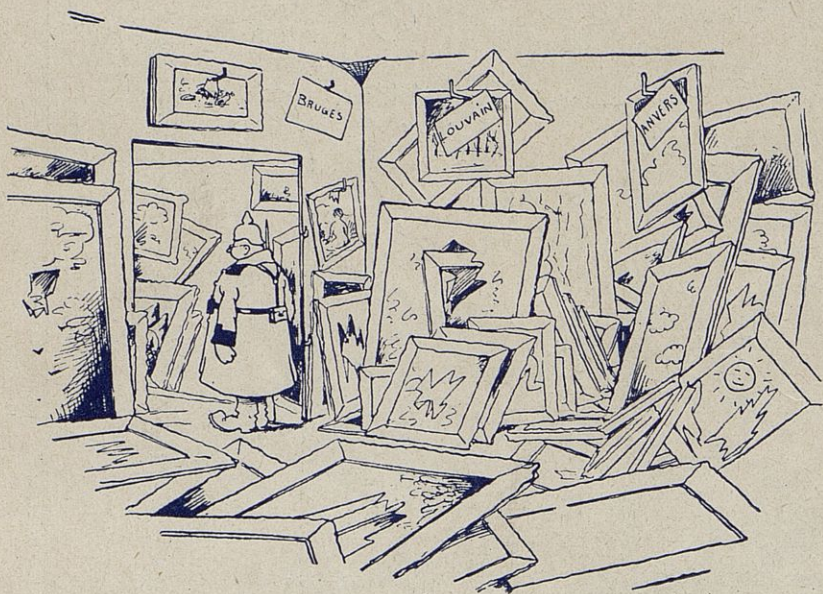
COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« En Woëvre, victoire ! Ce que nos hommes ont pris est inimaginable !... »



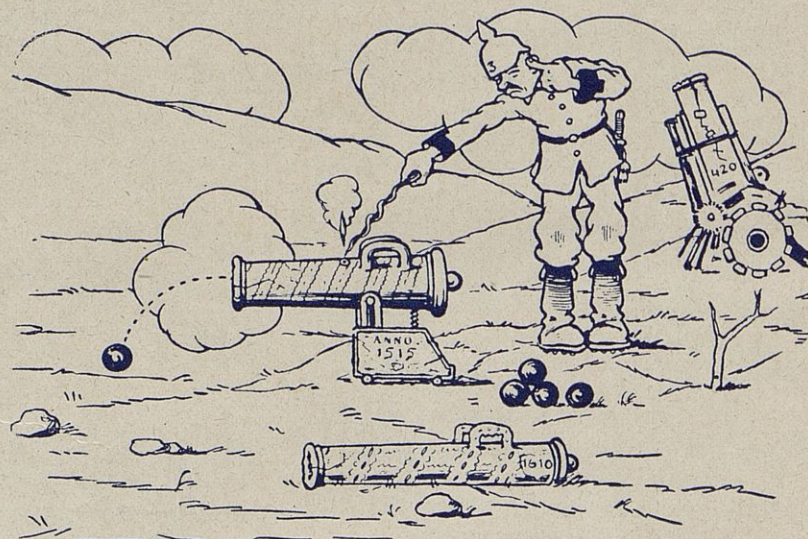
COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« Malgré une terrible résistance, nos hommes ont glorieusement pris un drapeau à l'ennemi !... »



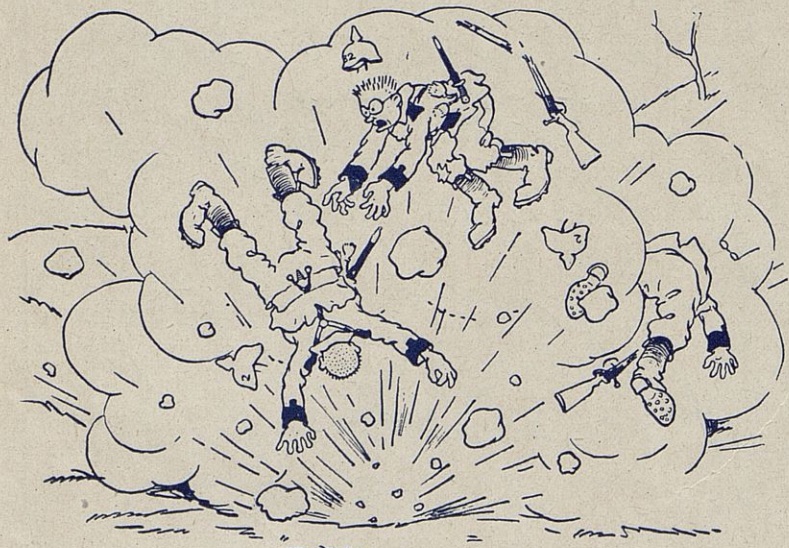
COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« L'ennemi a prétendu que nous manquions de cadres. Nous avons su en trouver au delà de nos besoins !... »



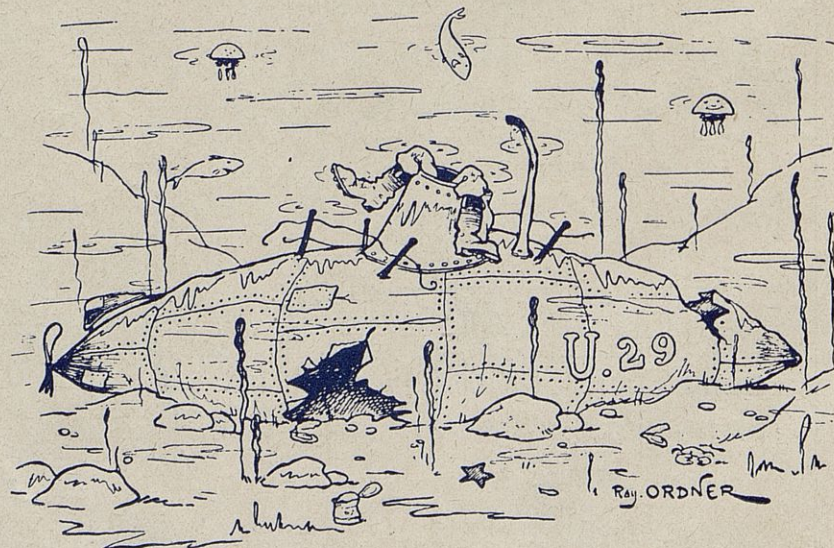
COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« Chaque jour notre artillerie devient plus puissante. Outre les 420 nous avons maintenant des canons de 1515 et de 1610 !... »



COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« En France, l'état sanitaire de l'armée est excellent ; partout des mines éclatantes sautent aux yeux. Nos soldats sont bien soignés !... »



COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« Plusieurs de nos sous-marins sont en plongée depuis des mois et n'ont pas encore éprouvé le besoin de remonter à la surface !... »